



HAL
open science

“ Is Google making us stupid ? ” Sur un imaginaire médiatique dysphorique

Anne-Claire Ousset

► **To cite this version:**

Anne-Claire Ousset. “ Is Google making us stupid ? ” Sur un imaginaire médiatique dysphorique. Sciences de l’information et de la communication. 2010. dumas-03561652

HAL Id: dumas-03561652

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03561652>

Submitted on 8 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



Master professionnel

Mention : Information et communication

Spécialité : Marketing, publicité et communication

Option : Marketing et stratégies de communication

« *Is Google making us stupid?* »

Sur un imaginaire médiatique dysphorique

Responsable de la mention information et communication
Professeure Véronique Richard

Tuteur universitaire : Étienne Candel

Nom, prénom : OUSSET Anne-Claire

Promotion : 2009-2010

Soutenu le : 18/11/2010

Mention du mémoire : Très bien

Remerciements

Je remercie Etienne Candel pour ses conseils, sa patience et sa compréhension.

Je remercie Google, collaborateur discutable mais indispensable, sans qui ce mémoire n'aurait probablement pas vu le jour, malgré nos divergences de vues.

Sommaire

| | |
|---|------|
| Citations | p.5 |
| Introduction | p.6 |
| 1. Pour quel imaginaire dysphorique d' Internet? | p.16 |
| a. "Is Google Making <i>Me</i> Stupid?": une expérience empirique personnelle qui s'inscrit dans une tradition critique de l'innovation technique | p.25 |
| i. de la petite histoire au grand récit: un texte qui s'inscrit dans une tradition littéraire | p.25 |
| ii. la technique en question à travers l'archéologie du discours critique | p.30 |
| b. Un argumentaire scientifique qui réactive les thèses cybernétiques | p.34 |
| i. la science-fiction comme grille de lecture du discours scientifique | p.35 |
| ii. la cybernétique comme imaginaire médiatique | p.36 |
| iii. un imaginaire cybernétique réactualisé par le discours <i>transhumaniste</i> : la question éthique | p.40 |
| c. Intelligence, connaissance, culture: des représentations symboliques en question dans un imaginaire dysphorique du média | p.45 |
| i. la lecture, représentation symbolique de la connaissance | p.47 |
| ii. amateurs vs. experts: de l'idée de <i>mediocracy</i> dans l'imaginaire dysphorique du média numérique | p.50 |
| iii. mémoire et intelligence: la critique du discours post-humain | p.52 |
| iv. la "crise de la culture" et le discours "technophobe" | p.54 |
| 2. Pour quelle validité de la critique dysphorique médiatique? | p.57 |
| a. Google révèle-t-il ou induit-il un inconscient collectif occulte? | p.60 |
| i. Internet ou le fournisseur d'accès à l'erreur | p.60 |
| ii. Google Suggest: la nouvelle fabrique du consentement? | p.64 |
| b. Internet ou la circulation phatique du contenu | p.66 |
| i. créer l'événement: la logique événementielle à l'oeuvre dans la <i>publication</i> des contenus sur Internet | p.66 |
| ii. faire parler: l'injonction communicationnelle | p.69 |
| Conclusion | p.71 |
| Lexique | p.72 |
| Bibliographie | p.73 |
| Annexes | p.75 |

*“Je pense à Perceval hypnotisé, endormi”,
Jean Giono, *Un Roi sans divertissement**

*“Une technologie n’est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre”
Melvin Kranzberg*

*« Il y a des moments dans la vie où la question de savoir, si on peut penser autrement
qu’on ne pense et percevoir autrement qu’on ne voit, est indispensable pour continuer à
regarder et à réfléchir »
Michel Foucault*

Introduction

Internet nous rend-il idiots? Impossible de répondre. Seuls les scientifiques pourront peut-être trancher, dans plusieurs années, et encore doivent-ils d'abord se mettre d'accord sur ce qu'est l'intelligence. Pourtant, *“Comment croire qu'une technologie puisse être neutre ? Et que cette prétendue neutralité puisse être synonyme de bonté ?”*¹

Au coeur de la polémique, des imaginaires des médias sont à l'oeuvre, mais pas seulement. On voit se déployer un débat tantôt culturel, tantôt scientifique, d'une autre nature: qu'est-ce que l'intelligence? qu'est-ce que l'idiotie? Savoir, est-ce se souvenir ou accéder? La technologie peut-elle être bonne ou mauvaise? Et qu'est-ce qu'une bonne technologie? Une technologie est-elle toujours une idéologie? Et si tel est le cas, quel modèle culturel, économique, politique promeuvent les nouveaux médias? Comme à chaque révolution technique, l'innovation cristallise les dissensions. Plus qu'une version digitale de la Querelle des Anciens et des Modernes, une génération qui s'interroge sur elle-même, une culture qui se regarde dans le miroir des opinions et des usages. Des craintes, des aspirations, des illusions, des drames aussi. A ces questions passionnantes nous ne répondront jamais vraiment. L'humilité de notre démarche est de donner des éléments de compréhension du débat qui agite depuis deux ans le petit village global. Cerner les enjeux de la question et identifier les imaginaires et les idéologies à l'oeuvre, voilà la mission que nous nous sommes assignée. Tenter de décrypter les questionnements d'une culture en devenir en décodant les imaginaires à l'oeuvre dans cette polémique, remettre cette polémique en perspective avec la critique des nouveaux médias, telle est l'ambition de notre travail. Le débat est ouvert.

La Naissance de la tragédie

C'est en tombant sur l'éditorial d'un vieux numéro de Philosophie Magazine, legs d'un déménagement pour l'autre bout du monde, que j'ai découvert Nicholas Carr en 2009. L'éditorial faisait allusion à un épisode Nietzscheen, puisé directement dans

¹ Kyriou (Ariel) - *Google God* - cité dans la critique littéraire qui lui est consacrée dans l'article de liberation.fr du 16 octobre 2010 “Les Arcanes du Dieu Google”, par Frédérique Roussel

l'argumentaire de Carr dans son désormais fameux "Is Google Making Us Stupid?". Cet épisode nietzschéen fondateur je vous le livre ici dans son intégralité. Pourquoi? Parce qu'il a éveillé ma curiosité et mon intérêt pour ce qui allait devenir mon sujet de mémoire. Parce qu'il est aussi un des passages précieux du texte de Carr, pivot de ce sujet qu'il est nécessaire d'apprivoiser.

"En 1882, Friedrich Nietzsche acheta une machine à écrire, une « Malling-Hansen Writing Ball » pour être précis. Sa vue était en train de baisser, et rester concentré longtemps sur une page était devenu exténuant et douloureux, source de maux de têtes fréquents et douloureux. Il fut forcé de moins écrire, et il eut peur de bientôt devoir abandonner. La machine à écrire l'a sauvé, au moins pour un temps. Une fois qu'il eut maîtrisé la frappe, il fut capable d'écrire les yeux fermés, utilisant uniquement le bout de ses doigts. Les mots pouvaient de nouveau couler de son esprit à la page.

Mais la machine eut un effet plus subtil sur son travail. Un des amis de Nietzsche, un compositeur, remarqua un changement dans son style d'écriture. Sa prose, déjà laconique, devint encore plus concise, plus télégraphique. « Peut-être que, grâce à ce nouvel instrument, tu vas même obtenir un nouveau langage », lui écrivit cet ami dans une lettre, notant que dans son propre travail ses « pensées sur la musique et le langage dépendaient souvent de la qualité de son stylo et du papier ».

« Tu as raison », répondit Nietzsche, « nos outils d'écriture participent à l'éclosion de nos pensées ». Sous l'emprise de la machine, écrit le spécialiste allemand des médias Friedrich A. Kittler, la prose de Nietzsche « est passée des arguments aux aphorismes, des pensées aux jeux de mots, de la rhétorique au style. »²

Cette anecdote exerça immédiatement sur moi une fascination terrible. Bien sûr, le protagoniste n'y est pas pour rien. Mais surtout je me rappelais tout à coup l'existence d'un certain Marshall McLuhan³ et d'une phrase longtemps serinée, comme une rengaine étudiante: le média c'est le message. D'obscures connections se faisaient dans mon cerveau d'internaute invétérée, avec un pressentiment: et si,

² extrait de l'article de Nicholas Carr, *Is Google Making Us Stupid?* paru pour la première fois dans The Atlantic en juin 2008 en langue anglaise. Traduction française: Framalang

³ Herbert Marshall McLuhan (21 juillet 1911 - 31 décembre 1980) est un philosophe, sociologue et théoricien de la communication canadien. Il est un des fondateurs de la sociologie des médias. Il est notamment célèbre pour son aphorisme: *"The medium is the message"*

vraiment, toute philosophie n'était pas l'autobiographie d'un corps⁴ mais l'anatomie d'un objet, d'un média? Je ne voyais encore que confusément les contours d'une idée extrêmement séduisante. J'apprendrais à mes dépens que l'idéologie a souvent plus de charme que la réalité. Et si le média était vraiment le message ? Et si Nietzsche s'était vraiment mis à penser "comme une machine à écrire" ? Si la machine à écrire avait remodelé son cerveau? Après tout, nous avons vu en cours comment la page structure l'écrit, comment nous nous adaptons aux contraintes du support⁵, et notre pensée avec. A la linéarité de la pensée "pencil" succédait une pensée aphoristique, "frappante", tapée à la machine. Il y a des moments dans la vie où on a le sentiment de comprendre quelque chose, où on ressent un timide "eurêka" barboter entre nos neurones, où on se croirait presque intelligent. Et la plupart du temps nous avons tort. Mais s'il n'y avait ces petits moments d'euphorie intellectuelle, de jouissance solitaire, on cesserait peut-être tout à fait d'échafauder des théories dans sa baignoire. Et l'on ne viendrait jamais à bout d'un mémoire de Master 2, c'est certain. L'idée est séduisante en théorie, et c'est bien parce que c'est une théorie qu'elle est séduisante. Tout un pan de la sociologie des médias s'éclaire sur l'étagère de mes connaissances (souvenirs imprécis) d'étudiante en sciences de l'information et de la communication. Un segment nettement déterministe, mais je ne le réaliserais que plus tard. Il se trouvait que j'avais des prédispositions: le cerveau m'avait toujours intéressé. Si j'avais été forte en physique et en mathématiques sans efforts, j'aurais volontiers exploré la neurologie ou même la psychiatrie. La vie en a décidé autrement.

Comment l'on commet des erreurs tout en étant très content de soi.

Il s'agit ici d'un travail de recherche, et il est une recherche liminaire à tout travail: celle du sujet. C'est parce qu'il me semble pertinent de retracer l'itinéraire de son choix, judicieux de mesurer l'évolution du projet dès son origine, que j'ai choisi de vous exposer cela dans une longue introduction. Un simple exposé structuré des hypothèses et des réponses ne rendrait pas compte à mon sens des enthousiasmes et des déconvenues qui jalonnent le travail de recherche. Revenons-en donc à ce

⁴ "une philosophie, c'est l'autobiographie d'un corps" Michel Onfray lors d'une conférence donnée en 2010 à l'occasion de la sortie de *Le Crépuscule d'une idôle. L'affabulation Freudienne*.

⁵ la gestion de la contrainte dans les dispositifs (dans leur épaisseur sémiotique et dans les inscriptions d'usages dont ils sont porteurs) est un des thèmes d'étude abordés au GRIPIC, notamment sous l'angle de la notion d' "architecte" telle que définie par Yves Jeanneret, ou de celle de "trace d'usage", chez Davallon.

premier enthousiasme, celui d'avoir découvert un filon, le filon McLuhan, que j'allais, comme toute bonne métaphore, filer. Vous l'aurez compris, c'est en découvrant l'éditorial de Philosophie Magazine que j'ai découvert Nicholas Carr. Je reviendrai plus tard dans ce mémoire sur son identité (philosophique) et son parcours. Pour l'instant, sachez, si vous l'ignoriez, que Carr est un écrivain américain né en 1959 dont les sujets de prédilection sont la culture et les nouvelles technologies. A l'époque de la lecture de "Is Google Making Us Stupid?" Facebook était aussi l'objet d'une polémique, qui allait enflée dans les mois suivants: la mise en danger de la vie privée.⁶ Des journalistes s'étaient portés volontaires pour s'enfermer quelques jours durant sans accès aux sites d'information classiques et prendre connaissance de l'actualité seulement via les statuts Facebook et les Tweets de leurs contacts. L'idée, bien sûr, était d'étudier le filtre qu'exerçait hypothétiquement les réseaux sociaux sur l'actualité et quelle grille de lecture ils donnaient de l'information, à l'heure où Facebook comptait "plus de 500 millions de membres actifs"⁷. Le site du Monde titrait alors: "Cinq journalistes-cobayes pour étudier la "construction de l'information" sur le Internet"⁸: *"La lecture du monde, dans ces conditions, est-elle pertinente ? Est-on informé de la même manière qu'avec les médias classiques ? Comment se construit alors l'information ?"*, s'interrogeait déjà les Radios Francophones Publiques lors de la présentation du projet. La question était posée: Comment se construit l'information sur Internet? Et comment alors se construit le savoir, et l'intelligence?

Nombreux avaient été les détracteurs de l'expérience, arguant qu'elle était "biaisée" - entre autres arguments, les "amis" Facebook et Twitter de ces journalistes étaient pour la plupart... journalistes-, certains n'y voyant qu'une "volonté de démontrer la supériorité des médias traditionnels pour s'informer". "Enfermé(s) dans les clichés" titrait à son tour Libération⁹ au terme de l'expérience, accusant les participants d'"enfoncer des portes ouvertes". En fait de cliché, ne s'agirait-il pas d'un imaginaire du

⁶ Article du 11 janvier 2010 sur lemonde.fr "Pour le fondateur de Facebook, la protection de la vie privée n'est plus la norme" http://www.lemonde.fr/technologies/article/2010/01/11/pour-le-fondateur-de-facebook-la-protection-de-la-vie-privee-n-est-plus-la-norme_1289944_651865.html#ens_id=1244271

⁷ "500 Million Stories", Mark Zuckerberg, 21 juillet 2010 via The Facebook Blog

⁸ Article du 1er février 2010 sur lemonde.fr "Cinq journalistes-cobayes pour étudier la "construction de l'information sur Internet" http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2010/02/01/cinq-journalistes-cobayes-pour-etudier-la-construction-de-l-information-sur-internet_1299323_3236.html

⁹ Article du 8 février 2010 "Huis Clos sur le net" enfermé dans les clichés <http://www.liberation.fr/medias/0101617952-huis-clos-sur-le-net-enferme-dans-les-cliches>

média? Ces polémiques s'enracinaient dans un terreau médiatique déjà fertile: on ne comptait plus les parutions, scientifiques ou non, sur la menace que représentaient les réseaux sociaux - "déréalisation des rapports" -, les jeux en ligne - "isolation", "abrutissement", ...-, l'accès libre à tout et notamment à la pornographie, le téléchargement intempestif, les vendetta d'élèves sur leurs professeurs, la circulation infernale de vidéos au contenu "borderline", etc. Internet était mère de tous les maux, et particulièrement d'une décadence culturelle sans précédent. Un monstre sans visage, protéiforme, multi-identitaire. "Haro sur le web", tel était le mot d'ordre justement verbalisé par Acrimed¹⁰. Jérémie Zimmermann se demandait alors si "Internet n'é(tait) pas un contre-pouvoir qui dérange"¹¹ et "comment réagir (...) pour continuer de bénéficier du potentiel de renouveau culturel, social et démocratique d'Internet". D'un imaginaire du média l'autre.

C'est dans ce contexte de diatribe collective que je décidais, à la lumière de l'article de Carr notamment, de prendre pour objet de recherche ce que je qualifiais alors de "psychose du média". J'avais, à titre personnel, été saisie par la teneur des "conversations" qui se tenaient sur les forums de sites dits "de santé" ou "médicaux" comme Doctissimo.fr¹². J'observais dans mon entourage cet étonnant réflexe: taper dans le moteur de recherche Google un symptôme (a priori pathologique) puis cliquer sur les premiers liens renvoyant vers ce type de forums, où la question était débattue entre profanes, la névrose des uns nourrissant celle des autres, et en fait de réponse, trouvait en écho les centaines de questions identiques des contributeurs anonymes. Comme s'il y avait un indicible besoin d'être conforté dans sa conviction, d'être entretenu dans son interrogation. Ne pas être démenti, surtout. Ce phénomène, j'en débattais à l'extérieur de mon cercle. Je trouvais paradoxal que ces usagers d'Internet, qui avaient les moyens d'accéder à la réponse d'un expert, non

¹⁰ Acrimed (Action Critique Médias) est une association française fondée en 1996 par deux universitaires proches de Pierre Bourdieu. Acrimed est un observatoire des médias constitué de journalistes, de chercheurs, de spécialistes des médias et d'acteurs de la vie professionnelle, associative et politique.

¹¹ Jérémie Zimmermann, "La Quadrature du Net", lors d'un débat tenu le jeudi 21 janvier 2010 dans le cadre des "Jeudis d'Acrimed" à la Bourse du Travail de Paris, Paris 10ème

¹² Doctissimo.fr est un portail de contenus dédié à la "santé et au bien-être", dont les principaux onglets sont "Médicaments", "Grossesse", "Psychologie", "Sexualité" et qui permet aux visiteurs de s'inscrire et de partager leurs expériences et leurs conseils sur les multiples forums du site. Doctissimo se définit comme "le premier portail dédié au bien-être et à la santé destiné au grand public". Il appartient au groupe Lagardère Active et a été lancé en mai 2000. Le contenu est rédigé par des "rédacteurs et des professionnels de santé (médecins, diététiciens, infirmiers, etc.). Doctissimo est présidé par Valérie Brouchoud, éditrice du magazine féminin "Be".

seulement privilégient mais recherchent l'opinion de leurs "pairs", et choisissent l'angoisse de l'ignorance partagée à l'avis tranché d'un spécialiste. La contradiction était systématiquement évitée, esquivée. Ce n'était pas le seul exemple de ce que l'on appelle l' *homophilie*¹³, terme que je découvris bien plus tard dans mon travail sous la plume de David Wolman:

"Yes, it must be acknowledged that the Web provides remarkably easy access to such bogus ideas. On top of that, there's the human tendency to seek out information that supports preexisting assumptions, a behavior psychologists have dubbed homophily. The Web magnifies this echo-chamber effect."

"Oui, il faut le reconnaître, le Web fournit un accès remarquablement facile à de telles idées bidons. En plus de cela, il y a une tendance humaine à rechercher une information qui confirme des hypothèses prééxistantes, c'est un comportement que les psychologues ont surnommé homophilie. Le Web amplifie cet effet de chambre d'écho."

Cette "chambre d'écho" que constituait a priori Internet, voilà ce que j'avais le sentiment d'avoir observé *in vivo* avec l'exemple des forums Doctissimo.fr. Internet me semblait faire office de caisse de résonance aux zones d'ombres de nos esprits, aux théories du complot en tous genres, aux idées reçues les plus racoleuses et les plus "régressives". Loin de l'optimisme d'un Zimmerman, je souscrivais de plus en plus largement aux idées de Carr. Sous couvert d'anonymat (tout relatif), ce genre d'anneau de Gygès¹⁴ digital (l'anneau de Google?) libérait la parole et un certain anti-rationalisme.

Internet, média perçu par beaucoup, moi incluse, comme technologie de la "modernité", de l'autonomie de pensée, et de l'indépendance d'opinion, comme média "démocratique" qui a prétendument révolutionné l'accès à l'information avait-il réellement "modernisé" notre rapport à l'information ou induisait-il au contraire des

¹³ Article du 18 octobre 2008 paru sur le site du magazine Wired, wired.com, écrit par David Wolman "The Critics Need a Reboot. The Internet *Hasn't* led us into a New Dark Age"http://www.wired.com/culture/culturereviews/magazine/16-09/st_essay

¹⁴ référence à un extrait du Livre 2 de "La République" de Platon. elle raconte l'histoire de Gygès qui trouve un anneau qui lui permet de devenir invisible. Une fois ce pouvoir découvert, il s'arrange pour faire partie des messagers envoyés au palais royal. Là, grâce à cette invisibilité, il laisse libre cours à ses pulsions les plus viles, libéré de toute responsabilité par l'invisibilité. Il séduit notamment la reine, complot avec elle et assassine le roi pour s'emparer du pouvoir. Rien ne peut lui résister, doté d'une telle arme.

comportements de pensée archaïques, irrationnels? Je n'avais pas conscience à l'époque que je "tombais dans le discours", que je naviguais en plein imaginaire du média, que j'ignorais mes propres préjugés. Objet de toutes les critiques et de toutes les craintes, Internet, selon moi, produisait sa propre "psychose", et "induisait structurellement" des comportements, notamment "paranoïaques", amplifiés par le collectif. Contente de mes "trouvailles" théoriques, je décidais d'intituler mon mémoire "Internet: psychose du média ou média de la psychose". C'était avant de confronter mes hypothèses à mon directeur de mémoire, et de prendre la mesure de cette séduisante erreur. Persuadée que le média induisait absolument ses usages, je m'assignais la mission de décrire la "généalogie de l'erreur" collective à laquelle oeuvrait Google, ses méthodes circulaires de *ranking* en première ligne.

*"Internet relaie et crée les conditions de production d'une littérature de la paranoïa. Le média réticulaire permet /induit la prolifération et l'alimentation des argumentaires des théories du complot, des psychoses modernes, etc. Son fonctionnement suscite, relaie et alimente les peurs. L'autonomie de la prise de parole produit une information irraisonnée au sens de non-confrontée, non débattue, non contredite, brute. Le principe même de recherches d'informations dans les moteurs de recherche induit une "remontée" des sources "validant" la requête. L'internaute qui recherche une information trouvera une information validant son intuition, sans la questionner, le plus souvent en lui fournissant matière à la nourrir, à la "rationaliser" comme vérité."*¹⁵

Opposer démocratie et régression, progrès et archaïsme participe d'un imaginaire libéral. Mais je n'en avais pas conscience. Dès lors que je recadrai mon propos et "remontai d'un cran" le débat, prenant la mesure du biais induit, le sujet prenait une toute autre dimension.

"Vous explorez ce qu'on pourrait appeler un imaginaire dysphorique du média. C'est extrêmement légitime et c'est nécessaire. Mais d'une part vous essayez de tout traiter, et, d'autre part, vous paraissez souscrire aux grands composants de ces représentations fantasmatiques au lieu de chercher à les comprendre. Il est peu pertinent par exemple d'essayer de filer la métaphore cerveau-Internet, parce qu'elle est une métaphore,

¹⁵ Voilà ce que j'écrivais à l'époque pour décrire mon sujet de mémoire.

justement, et parce que sa critique n'est plus à faire (c'est une pensée McLuhanienne qui l'inspire, et cette pensée cybernétique a été critiquée depuis un certain temps déjà).¹⁶

Je traiterais donc d'un imaginaire médiatique dysphorique.

Sur un imaginaire dysphorique d'Internet

“Le présent est invisible”¹⁷. Puisqu'il y a fort à parier qu'il s'agisse d' “objets dont on ne peut pas encore parler, ou déjà plus, car leur fantôme court déjà dans les rues, leur ombre les précède: la communication, l'information”, demandons-nous d'abord “comment faire pour éviter à la fois “ de tomber dans “les poncifs idéalistes ou critiques, ou les fantaisies technologiques des experts en la matière”¹⁸. Si, à l'instar de Carr, les critiques des nouveaux systèmes de communication et d'information pensent qu'ils courent, dans leur “montée en puissance”, à leur “propre perte”, il est indispensable de tenter de comprendre de quel(s) imaginaire(s) médiatiques ils participent. Peut-être, et même certainement, “la culture numérique” a-t-elle “induit des pratiques de masse, qui instaurent vite de nouvelles normes culturelles”¹⁹, et pourtant ce discours construit, s'inscrit, participe d'un imaginaire du média. L'effectivité des mutations observées n'est pas - forcément - imaginaire, mais le discours produit par les observateurs de ces changements construit un imaginaire du média. Les discours, qu'ils soient critiques des spécialistes, formes et usages des dispositifs, opinions d'usagers, co-produisent des imaginaires médiatiques d'Internet.

Ces imaginaires, ils sont à l'origine de la création technologique, ils travaillent les usages, et ils sont aussi à l'oeuvre dans les discours de réception, notamment dans le corpus que nous avons choisi. Ces imaginaires médiatiques empruntent et engendrent eux-mêmes d'autres imaginaires: “la culture numérique est porteuse de

¹⁶ Extrait d'un échange de mails avec mon directeur de mémoire, Etienne Candel, le 4 avril 2010.

¹⁷ McLuhan (Marshall) dans une interview accordée au magazine Playboy en 1969, cité dans le n°7 (juillet-août 2009) de la revue Books consacré à Internet, p.13

¹⁸ Baudrillard (Jean) - “L'ère de la facticité” in *Technologies et symboliques de la communication* - Presses Universitaires de Grenoble, 1990, sous la direction de SFEZ (Lucien), COUTLEE (Gilles), p.34

¹⁹ Doueïhi (Milad) - *La Grande Conversion Numérique* - Editions du Seuil, Paris, Janvier 2008, p.11

nouveaux paradigmes du savoir”²⁰, donc de nouveaux imaginaires du savoir, mais aussi d’un “débat sur la nature de l’intelligence”²¹. C’est bien ce pouvoir normateur de la technologie, cette “aptitude potentielle (...) à normaliser les pratiques et les activités culturelles”²², mais aussi “les formes d’intelligence” qui est interrogé, d’abord comme idée structurante d’un imaginaire dysphorique du média Internet, puis comme processus culturel en tant que tel. “Nous avons vu que, dans tout le cours de l’histoire sans exception, *la technique a appartenu à une civilisation*. Elle y a été un élément, englobée dans une foule d’activités non techniques. Aujourd’hui, *la technique a englobé la civilisation toute entière*.”²³

Comme le note avec justesse l’auteur du texte introductif au dossier spécial de Books ²⁴ consacré à Internet, “le vrai débat porte bien entendu sur le point de savoir si la culture du Net est en passe de balayer la vieille culture humaniste, fondée sur le respect de la profondeur, sur la préférence pour la réflexion solitaire, au profit d’une culture privilégiant la vitesse et le fragmentaire mais aussi la réflexion collective”.

Comme annoncé plus haut, la question de l’efficience et de la nature de la mutation culturelle en marche sera abordée dans un second temps, en ayant clairement souscrit, au terme de la première partie, et à titre démonstratif, à l’imaginaire médiatique décrypté. Bien sûr, “c’est aussi la question de l’avenir du livre et de la lecture qui est posée”²⁵, mais de cette question nous ne traiterons que partiellement, à titre illustratif. Nous avons restreint notre corpus à l’article de Nicholas Carr “Is Google Making Us Stupid?”²⁶ et à plusieurs articles de “réception” de son propos dans la presse française et internationale. Ils apparaissent tous en annexe de ce mémoire. La méthodologie utilisée pour répondre aux hypothèses posées inclut une analyse de discours appliquée au corpus cité précédemment, de micro-analyses sémiotiques appliquées notamment à l’interface Google et à la présentation des

²⁰ *ibid*, p.29

²¹ *ibid*, p.32

²² *ibid*, p.46

²³ Ellul (Jacques) - *La Technique ou l’enjeu du siècle* - Economica, Paris, 1990, p.117 “Note: il est important de ne pas confondre l’oeuvre et la pensée de Jacques Ellul avec les positions des luddistes*” (Milad Doueïhi)

²⁴ Books, n°7, Juillet-Août 2009, p.13

²⁵ *ibid*, p.13

²⁶ Carr (Nicholas) - Is Google Making Us Stupid? - article paru dans l’hebdomadaire américain The Atlantic en juin 2008.

réponses mais également aux interfaces Facebook et Twitter. Elle compte également des entretiens semi-directifs individuels (8) et un questionnaire administré à 124 personnes, âgées de 18 à 38 ans. Ces multiples choix méthodologiques répondent aux impératifs de notre travail de recherche: analyser un imaginaire médiatique et le mettre à l'épreuve des usages.

La définition des termes du sujet constituant un élément à part entière de ce mémoire et étant particulièrement prépondérante dans la première partie de ce travail, nous la réserverons donc à ce moment de l'exposé.

Dans Notre-Dame de Paris²⁷, Frollo, le prêtre d' Hugo, observe tristement les tours de sa cathédrale. Les manuscrits, jusque là réservés à une élite restreinte de lettrés, voient l'avènement du livre imprimé. Frollo, qui jauge sur sa table un de ceux-là, chuchote "Ceci tuera cela". Autrement dit, le livre tuera la cathédrale, l'alphabet tuera les images. Dans les années 60, McLuhan "annonçait que la forme de pensée linéaire sous-tendue par l'invention de l'imprimerie était en passe d'être évincée par une forme de perception et de compréhension plus globale"²⁸, notamment à travers les écrans. Ceci tuera-t-il cela? Le meurtre est-il imaginaire? C'est la question à laquelle nous allons essayer d'apporter des éléments de réponse au cours de ce travail et de son exposé.

Nous interrogerons dans un premier temps le discours critique tenu par Carr et par ses relais comme imaginaire médiatique dysphorique en nous engageant à identifier les ressorts argumentaires et symboliques de cet imaginaire. Puis nous "redescendrons" d'un niveau, "dans" le discours, pour observer dans quelle mesure cet imaginaire s'incarne, s'actualise et se valide dans les pratiques et les opinions, notamment des usagers d' Internet.

²⁷ Hugo (Victor) - *Notre-Dame de Paris* - 1831

²⁸ extrait d'une conférence d'Umberto Eco à la bibliothèque d'Alexandrie en 2003 cité dans Books, *ibid.* Lire la traduction complète de la conférence sur www.booksmag.fr

1. Pour quel imaginaire dysphorique d' Internet?

Introduction

La première hypothèse proposée dans cet exposé n'est pas la première hypothèse de recherche que nous avons émise. Nous l'avons vu en introduction, notre première idée fut de souscrire pleinement (sans en avoir conscience) au discours de Nicholas Carr, à cet imaginaire dysphorique, et de faire de ce mémoire la justification, la démonstration de sa pertinence. Avec l'aide de notre directeur de mémoire et de lectures supplémentaires, nous sommes "remonté" d'un cran et avons envisagé le discours de Carr (et plus globalement du corpus en annexe) comme participant d'un imaginaire médiatique que nous qualifierions plus tard de dysphorique. Soucieux d'organiser notre pensée en "entonnoir", nous commençons naturellement par le degré de lecture le plus "élevé", c'est à dire celui qui inclut tous les autres. Celui qui donne le recul nécessaire à l'identification des représentations à l'oeuvre et qui a conscience des biais induits par la subjectivité même de l'auteur de ce mémoire. C'est une chose de souscrire spontanément à une idée qui nous séduit (peut-être par *homophilie*^{*29}), c'en est une autre de décider d'y souscrire pour éprouver sa validité. Ce sera l'objet de notre deuxième partie. Si nous avons donc décidé de "reléguer" cet exercice à un second temps, c'est par souci de progression de la pensée et d'intelligibilité de la démarche.

Nous faisons donc l'hypothèse dans cette première partie que l'article de Carr, "Is Google Making Us Stupid?" et le corpus défini que nous allons présenter participent d'un imaginaire du média. Qu'entendons-nous par imaginaire du média? Un ensemble de représentations et de discours ayant pour objet le média - ici, Internet - qui procèdent d'une tendance commune, d'un faisceau d'idées commun, d'un propos parent. Un imaginaire convoque lui-même d'autres imaginaires auxquels il emprunte à son tour des discours et des représentations. Nous l'avons vu, nous qualifierons cet imaginaire de *dysphorique*^{*}. Cette modalisation sera justifiée plus avant dans cet exposé. Nous pouvons toutefois indiquer que ce qualificatif s'inscrit contre celui d'*euphorique*^{*} et plus précisément un imaginaire du média pratiquement *utopique*^{*}

²⁹ Note de l'auteur: les mots en italique affublés d'un astérisque sont définis dans le lexique à la fin de ce mémoire.

caractérisé par des discours enthousiastes, laudatifs à l'endroit d' Internet et des nouveaux médias en général.

Qu'entendons-nous par "nouveaux médias"? L'ensemble des médias d'écran numériques, soit Internet via ses multiples supports (ordinateur portable, smartphone, tablette numérique...) mais aussi les réseaux sociaux comme Facebook et Twitter et les sites de partage de contenus comme YouTube. Google bien sûr est inclus dans ces nouveaux médias. De façon générale, nous entendons par nouveaux médias "nouvelles médiations", c'est-à-dire tout nouveau *medium* de mise en relation (personne-contenu, personne-personne, etc.). C'est l'ensemble de ce dispositif interconnecté qui fait pour nous l'objet du label "nouveaux médias". Tout l'objet de cette partie est donc de valider ou d'invalider l'hypothèse selon laquelle les discours au coeur des différents textes de notre corpus constituent ou participent d'un imaginaire dysphorique du média. Pour cela nous procéderons de la sorte: nous commencerons par une présentation exhaustive du corpus et une justification de son choix, puis nous nous livrerons à une analyse des termes du sujet et des champs sémantiques à l'oeuvre dans ce corpus. Nous procéderons ensuite à l'analyse rigoureuse des argumentaires en place passés au crible de l'analyse sémantique. Nous verrons au terme de cette analyse quels imaginaires sont convoqués. Nous procéderons à leur identification et à leur description. Nous les mettrons bien sûr en perspective avec l'imaginaire "euphorique" d' Internet. Nous verrons quelles hybridations de sens le "coloscopage" de ces imaginaires pluriels produit. Enfin nous chercheront à caractériser l'imaginaire médiatique qui en résulte.

A l'occasion de ce travail de recherche nous solliciterons des exemples de controverses similaires à travers l'histoire puisque l'innovation technique a toujours cristallisé les dissensions et que "la crainte que le progrès attendu à la culture ne date pas d'hier"³⁰.

³⁰ Rodriguez (Joaquin) - *Edición 2.0 Socrates en el hiperspacio* - Melusina, 2008 cité dans le n°7 de Books, p.14

Choix du corpus

Puisque l'article de Nicholas Carr est non seulement fondateur dans le choix de ce sujet de mémoire mais est aussi à l'origine d'une polémique qui agite les rédactions et les universitaires à travers le monde depuis deux ans, il nous semblait naturel, évident, d'en faire l'élément clé de notre corpus. Si nous avons choisi d'élargir le corpus à ce que nous appelons des articles de "réception" ou "relais" c'est pour observer la prime lecture qui était faite du texte de Carr. Cela permettait, à travers les réceptions, de voir s'exprimer plus largement des champs sémantiques, d'identifier les éléments clés de l'argumentaire et surtout, en passant du particulier au pluriel, c'est à dire en multipliant les références et les commentaires, d'identifier plus précisément les imaginaires à l'oeuvre. C'est d'ailleurs ainsi que nous présenterons ce corpus: un article et ses commentaires. Nous verrons au cours de cette partie comment ses catégories tendent à se fondre l'une dans l'autre, comment le corpus finit par former un tout cohérent et homogène, même si le statut de référence de l'article de Carr nous est rappelé. Bien sûr, ces articles de réception modulent, modèrent, apportent de la contradiction à Nicholas Carr. Pourtant, malgré les ajouts et les altérations, plutôt grâce à eux, se dessinent les contours d'un imaginaire dysphorique d'Internet, cohérent, univoque. Autour du texte de Carr nous avons donc répertorié des articles de Libération, de Télérama et de Wired. Il sera bien sûr question de l'identité énonciatrice de ces relais dans un second temps de ce mémoire.

Pour autant nous distinguerons un corpus principal - l'article de Carr - et un corpus secondaire - les articles de réception ou de "relais": la raison de ce choix est simple: le texte de Carr est un texte long (12 pages en caractère 10) et dense, lui-même truffé de référence, de citations, de renvois à des études ou à d'autres textes. Il dessine un réseau sémantique très large, fractal. Les articles de réception nous ont permis d'affiner notre compréhension du texte ou d'explorer plus précisément tel ou tel aspect de l'argumentaire de Carr. Mais il aurait été difficile de traiter avec la même rigueur le (long) texte de Carr et les articles de réception. C'est pourquoi nous avons finalement décidé de circonscrire notre corpus au texte de Carr, les articles de réception de ce discours constituant un corpus secondaire, "adjuvant".

Qui est Nicholas Carr? Voilà une question à laquelle il est temps de répondre plus précisément.

Nicholas G. Carr est un écrivain américain connu pour ses ouvrages toujours polémiques - *Does It Matter? Information Technology and the Corrosion of Competitive Advantage* (Harvard Business School Press) 2004. La même année il publie l'article controversé "*The End of corporate computing*". Son second ouvrage, *The Big Switch* (que l'on peut traduire par "le grand changement") : *rewiring the world, From Edison to Google*, publié en 2008 est aussi l'occasion de la publication de son article *Is Google Making Us Stupid* via son blog "Rough Type". *The Shallows: What the Internet is Doing to Our Brains*, publié en juin 2010, développe l'argumentaire posé dans *The Big Switch*. Les thèses de Carr sont beaucoup débattues, notamment à l'université. En Janvier 2008, Carr est devenu membre du Editorial Board of Advisors de l' *Encyclopaedia Britannica*³¹.

Pourquoi ne pas avoir privilégié des articles prenant radicalement le contre-pied des idées de Carr ? Par souci de cohérence et d'homogénéité de l'objet, puisqu' il s'agit bien ici de construire un objet d'étude. Notre sujet n'est pas l'imaginaire d' Internet (il a été traité et souvent bien par de nombreux auteurs) mais bien un imaginaire dysphorique d' Internet.

Nous avons choisi un corpus exclusivement textuel parce qu'il facilite le travail de comparaison et d'analyse et permet des recoupements plus efficaces et plus pertinents. Vous trouverez en annexe de ce mémoire l'intégralité des textes qui constituent ce corpus.

Définition préalable des termes du sujet

Si nous avons choisi de ne présenter l'exercice de définition des termes du sujet ou corollaires au sujet, c'est parce qu'au vu de la méthodologie utilisée - analyse de discours notamment - il eut été trop long et peu pertinent de s'y prêter dans l'introduction. En effet l'analyse lexicale poussée n'est pas ici seulement liminaire. Elle est évolutive et fonctionne de paire avec l'avancée de notre travail.

³¹ Créée en 1768, cette encyclopédie est l'équivalent de notre Encyclopaedia Universalis et rassemble plus de 4 000 experts contributeurs.

Contrairement aux apparences du sommaire, l'analyse ne se cantonne pas à l'introduction de la première partie. C'est simplement ici l'occasion de poser certaines idées liminaires pour guider la lecture de ce travail et introduire notre première hypothèse de recherche.

"Is Google Making Us Stupid?" Ainsi s'intitule l'article de Nicholas Carr paru en 2008 dans *The Atlantic*. Nous reprenons ici la traduction choisie de façon univoque par tous les articles qui se sont faits les relais du propos de Carr: "Google nous rend-il idiots?" Cependant nous analyserons les deux termes, "stupid" et "idiots". Car si la traduction a opéré cette légère altération, elle n'est pas anodine. C'est la raison pour laquelle nous avons gardé en accroche du sujet la version originale de la question.

"Stupid" qualifie en langue anglaise un "manque d'intelligence ou de sens commun" ("a lacking intelligence or common sense"³²), un état de "confusion hypnotique" et d' "incapacité à penser clairement" ("dazed and unable to think clearly"). *Lucky enough*, "stupid" vient du Français "stupide" ou du latin "stupidus", c'est à dire de "stupere": "frappé de stupeur", "être fasciné ou abruti, inconscient" ("be amazed or stunned"). "Dumb", "ignorant", "asinine", "dense", "moron", "slow", "obtuse", etc. : il existe dans la langue anglaise de très nombreux adjectifs pour évoquer les limites de l'intelligence de quelqu'un. Pourquoi donc avoir choisi "stupid"? Et surtout, quels effets de sens cela produit-il?

*"You can call the person stupid, a term that implies a sluggish, slow-witted lack of intelligence"*³³, c'est à dire une intelligence "lente ou inactive", "manquant de perspicacité". En français aussi "stupide" trouve étymologiquement le sens de "stupéfié", soit "frappé de stupeur", "hébété", "sidéré". Nous entendons par "stupeur" un "saisissement causé par un grand étonnement, un choc émotionnel qui prive une personne de ses moyens physiques et intellectuels, un état d'engourdissement accompagné d'insensibilité physique et morale"³⁴. "Etonnement", nous allons le voir, est un terme clé lui aussi. Traduit par "astonish" en anglais, il vient de l'ancien français "estoner", construit à partir du Latin "ex" et "tonare", soit "out" et "to thunder", "tonner" au sens où tonne le tonnerre. Cela dit assez la violence de l' "étonnement",

³² New Oxford American Dictionary, 2008

³³ *ibid*

³⁴ Trésor de la Langue Française Informatisé

littéralement “ébranlé par le tonnerre”. Violenté par les éléments, mais pas seulement. Les “stupéfiants” appartiennent au champ lexical de la “stupeur” : *“(Substance toxique) qui agit sur le système nerveux en provoquant un effet analgésique, narcotique ou euphorisant dont l’usage répété entraîne une accoutumance et une dépendance. Euphorisant. Qui provoque un étonnement extrême, une grande surprise.”*³⁵ Il s’agit bien de l’aliénation d’un esprit... et d’un corps! Cet état de choc peut aussi être qualifié de “sidération” (traduction la plus proche de l’anglais “amazed”). La personne “sidérée” est “frappée d’un anéantissement subit des forces vitales”. L’étymologie veut nous donner la cause de cet état de paralysie générale. “Sidérer” vient du latin “siderari”: “ subir l’influence néfaste des astres ”. Le contraire de “desiderare”, qui signifie, lui, être libre de cette attraction et la regretter. Surtout, être libre, ne plus subir l’influence des astres... A qui, des étoiles ou du tonnerre, doit-on réellement cet état soudain d’impuissance? Les “stupéfiants”, comme leur nom l’indique, recréent cet état d’immobilisation et ouvre une perspective sémantique, celle de la toxicité et de l’addiction. En explorant la dimension d’ “étonnement” sous l’angle de la grande “surprise”, on ouvre une nouvelle piste sémantique: “suprendre” apparaît en France aux alentours de 1130-40 et signifie alors “troubler l’esprit, tromper insidieusement”, et plus tard, vers l’an 1160, “prendre, saisir, s’emparer de” lorsqu’on parle d’une passion, d’un mal. Au terme de cette première exploration lexicale, on constate que le faisceau sémantique de “stupide” convoque les idées d’**aliénation** (versus la liberté d’un sujet désirant), de **paralysie** subite - physique et mentale, de **choc violent**, de trouble. Déjà se dessine sans ambiguïté une sémantique péjorative.

Nous aurons l’occasion d’y revenir au cours de notre exposé. Le choix de l’adjectif “stupide”, dans la perspective critique de Carr, fait sens et écho à son argumentaire. On pressent pourtant d’apparentes contradictions entre le caractère “réactif”, “rapide”, “multi-tâches” du surf sur Internet et l’état de stupidité. En revanche, l’ “idiotie” préférée dans la version française à “stupidité”, a un tout autre sens qu’il est intéressant de dévoiler ici: “état le plus grave d’arriération mentale, souvent accompagné de malformations du système nerveux, des organes des sens, du squelette, et dû à des causes diverses : hérédité, maladie, traumatisme.” “Idiot” vient du grec ancien *ἰδιώτης* “*idiôtês*”, “homme vulgaire, sans éducation”, “sot”. Au-delà de la gravité médicale du diagnostic, c’est cette “absence d’éducation” qui nous

³⁵ *ibid*

intéresse et qui éclaire le sujet sous un autre jour. On voit, en confrontant ces deux pistes sémantiques - celle du titre original et celle de la traduction française - apparaître deux éléments constitutifs de l'imaginaire que nous cherchons à décrire: d'un côté un état d'aliénation neurologique hypnotique - qui n'est pas sans faire écho, on le verra, à un imaginaire cybernétique - toxique et addictif, éminemment empirique (on entend presque le "arrête de t'abrutir devant ton ordinateur!" répété par de nombreux parents), de l'autre la stigmatisation d'une "absence d'éducation" qui déplace le débat vers la problématique de la connaissance, mais pas seulement. *Ne pas avoir d' "éducation", c'est aussi ne pas avoir "hérité" d'une éducation, c'est à dire qu'il y a absence de "transmission" de la connaissance mais aussi de codes de sociabilité.* L'étymologie met en lumière deux aspects du discours: l'expérience empirique personnelle de la supposée mutation du cerveau à l'usage d'Internet et la rupture de la transmission culturelle.

Venons-en plus brièvement à Google. Nous exposerons plus loin l'identité de cette entreprise (aux deux sens du terme) et de ses fondateurs. Concentrons-nous ici sur le nom et son champ sémantique. Un peu à la manière d'un branduit*, Google, le nom du moteur de recherche sur Internet le plus fréquenté de la planète (à hauteur de 98% si l'on en juge d'après les résultats de notre questionnaire³⁶ est devenu un verbe³⁷- "to google" signifie "taper dans le moteur de recherche Google" ("use an Internet search engine, particularly Google.com" ou "search for the name of (someone) on the Internet to find out information about them"³⁸) ou "chercher sur Google" - signe de sa parfaite introduction dans le quotidien des internautes, de sa grande familiarité d'usage et de fréquentation. *"Google ne cherche pas à arraisonner puis à posséder ses clients, mais à être l'outil naturel et presque invisible de leurs usages quotidiens."*³⁹ Mais c'est sa dimension "synecdoquale" que nous voulons souligner aussi. Elle est fondamentale dans la bonne appréhension de notre travail de recherche: *"Google est internet. Or Internet devient le cerveau de la planète.*

³⁶ le questionnaire intégral, administré à 124 personnes, se trouve en annexe de ce mémoire, avec les résultats obtenus sous forme de pourcentages et de graphiques. Ces résultats bruts sont suivis d'une analyse explicative menée par nos soins.

³⁷ "to google" est entré le 15 juin 2006 dans le Oxford English Dictionary

³⁸ in New Oxford American Dictionary

³⁹ Kyriou (Ariel) - *Google God* - cité dans la critique littéraire qui lui est consacrée dans l'article de liberation.fr du 16 octobre 2010 "Les Arcanes du Dieu Google", par Frédérique Roussel

*Devient notre monde.*⁴⁰ De l'aveu de son directeur général, Eric Schmidt, Google restera "le leader mondial pour un certain temps"⁴¹. Tenons-le pour dit, Google est le symbole d'Internet car admis comme tel par le plus grand nombre, qu'il s'agisse de son taux de fréquentation, de sa notoriété ou de son chiffre d'affaire.

Quant à son nom, il faut alors regarder du côté des fondateurs:

*"Le nom de l'entreprise Google a pour origine le terme mathématique « gogol », qui désigne 10^{100} , c'est-à-dire un nombre commençant par 1 suivi de cent zéros. Il existe plusieurs versions sur son origine. D'après certains, Larry Page et Sergey Brin demandèrent en 1997, à d'autres étudiants en informatique, de l'aide pour nommer le fruit de leur travail. L'idée serait venue de Sean Anderson, qui suggéra « googolplex », nom qui séduisit Larry Page. Il lui demanda d'aller enregistrer le nom de domaine "googol". Sean Anderson se serait alors trompé dans l'entrée du nom, en frappant google.com. D'autres affirment que le nom de domaine n'était pas disponible car déjà attribué, et que, par conséquent, le nom fut modifié volontairement. En 2006, le nom du moteur de recherche, puis de l'entreprise, figurait parmi les 10 plus connus au monde (..) et serait devenu, depuis, la première marque connue au niveau mondial. Par ailleurs, la similarité avec le mot anglais goggles signifiant "lunettes", rappelle les deux [O] de la marque."*⁴²

Hasard de l'homonymie, "google" s'apparente phonétiquement à l'argot français "gogol", synonyme... d'idiot ou stupide.

Si l'on en revient à notre matière lexicale première - "Is Google Making Us Stupid?" - on peut ajouter que la forme verbale "Is...making" désigne un processus en cours, et le "Us" un "nous" englobant, inclusif, impliquant, générationnel et universel.

Nous avons désormais posé quelques indications sémantiques fondatrices. Nous pouvons désormais entrer de plain-pied dans le décryptage de cet imaginaire dysphorique du média qui est l'objet de la première partie de notre travail de recherche.

38 *ibid*

⁴¹ dans une interview récente au Wall Street Journal, cité dans l'article de liberation.fr le 4 novembre 2010, intitulé "Google, au delà de l'humain" par Didier G. Martin, avocat.

⁴² Wikipedia.fr - "Google" http://fr.wikipedia.org/wiki/Google#Origine_du_nom

A. “Is Google Making *Me* Stupid?”: une expérience empirique personnelle qui s’inscrit dans une tradition critique de l’innovation technique

De la petite histoire au grand récit: un texte qui s’inscrit dans une tradition littéraire

*“Moi aussi, je le sens. Ces dernières années, j’ai eu la désagréable impression que quelqu’un, ou quelque chose, bricolait mon cerveau, en reconnectait les circuits neuronaux, reprogrammait ma mémoire. Mon esprit ne disparaît pas, je n’irai pas jusque là, mais il est en train de changer. Je ne pense plus de la même façon qu’avant.”*⁴³ Il le sent changer, Nicholas Carr, son cerveau. Il s’observe et s’aperçoit de changements qui passeraient presque inaperçus. Une révolution “silencieuse”, “intime”, professe Michel Puech⁴⁴, est toujours le signe d’une révolution majeure, et “réussie”. Pourtant Nicholas Carr sent, ressent ces micro-mutations neurologiques. Et c’est là un point important. Celui de l’expérience, de l’empirisme individuel de Nicholas Carr, cet empirisme inaugural d’un argumentaire justificatif qui convoquera, lui, l’expérience historique, la tradition critique de l’innovation technique. Ce qui fait la force de l’argumentaire de Carr c’est justement ce point de départ ancré dans l’expérience personnelle d’auto-observation, à la manière d’un hypocondriaque qui identifie les premiers symptômes et échafaudent d’hypothétiques diagnostics. Cette métaphore n’est pas innocente, c’est bien sur le terrain de la psycho-neurologie que nous emmènera Nicholas Carr plus loin dans sa démonstration. Nous y reviendrons dans une deuxième sous-partie.

A la lumière des textes du corpus et de l’ensemble de nos lectures, nous observons la puissance de l’anecdote empirique, de l’exemple personnel dans la critique de la technique. A la différence des imaginaires “utopiques” du média, les argumentaires critiques s’ancrent d’abord dans un “étonnement” personnel, une preuve qui sollicite l’écho d’autres expériences individuelles. De la même manière que Carr utilise son expérience “personnelle” (vraie ou réécrite?) et “récupère” l’expérience

⁴³ début de l’article de Nicholas Carr “Is Google Making Us Stupid?” publié en 2008 dans l’hebdomadaire The Atlantic

⁴⁴ Puech, Michel - *Homo Sapiens Technologicus. Philosophie de la technologie contemporaine, philosophie de la sagesse contemporaine* - Ed. Le Pommier, février 2008

nietzschéenne de la machine à écrire⁴⁵, les critiques de la technique à travers les âges ont tous recours à cette expérience personnelle, empruntée ou vécue, faisant office de vérité originelle et, à terme, de mythe fondateur. La question de la véracité de l'expérience Carr doit être posée, dans le sens où, si elle s'avérait être une fiction ou un témoignage emprunté et réarrangé, elle accrédirait l'idée que Carr est dès le départ dans la construction intentionnelle d'un discours, d'un imaginaire, empruntant les codes de la fable ou de la parabole, outil didactique et de propagande séculaire, tout en travestissant les codes du blog - son premier statut⁴⁶ - qui sont la véracité, la sincérité et la subjectivité du propos. S'il est sincère il se retrouve alors dans la posture de Platon, traître de Socrate, quand il se livre à la retranscription des thèses socratiques sur les dangers de l'écriture⁴⁷...par écrit. Carr, détracteur (entre autres), d' Internet, publie son texte sur son blog, "de peur de passer pour ennuyeux et despotique"⁴⁸? Trahison fondatrice ou vue pédagogique? Au contraire, comptait-il sur la "pureté" didactique du blog, désigné parfois comme le support le plus proche dans son fonctionnement de la forme socratique de la conversation, maïeutique.

La petite histoire, celle de Carr, celle de Nietzsche, celle de Phèdre, l'adolescent grec interlocuteur de Socrate, ancre le discours dans le temps: son temps, celui de l'actualité de l'expérience personnelle, et l'histoire des penseurs critiques de la technique, le temps des grands récits fondateurs, celui, universel, de la philosophie. Un discours qui revendique ses ambitions critiques. Un discours, surtout, *littéraire*.

Dans *Phèdre* justement, Socrate prend à parti un jeune homme parcourant "nonchalamment le texte d'un papyrus". "Socrate est obsédé par les dommages et les préjudices que cette nouvelle invention - l'écriture alphabétique (...) - causera à la transmission des connaissances, la pérennité des règles qui organisent la vie en société et perpétuent la mémoire"⁴⁹, tout ce qui, en soit, constitue une *éducation*.

⁴⁵ voir page 2 de ce mémoire

⁴⁶ l'article de Nicholas Carr est paru simultanément sur son blog personnel et dans l'hebdomadaire américain The Atlantic

⁴⁷ Platon - *Phèdre*

⁴⁸ Platon - *République* - livre VIII

⁴⁹ Rodriguez (Joaquin) - *Edicion 2.0 Socrates en el hyperspacio* - Melusina, 2008

Ce que Socrate redoute, c'est qu'on cesse alors d'exercer sa mémoire, élément constitutif de la vraie connaissance selon lui. Quels critères régissent la connaissance pour Socrate? La mémorisation (nous y reviendrons), la transmission et la nature du savoir. Si, comme Heidegger, nous pouvons penser que tout notre rapport à la nature est *médiatisé* par la technologie, alors l'écriture est le premier média. Et Socrate professe le premier imaginaire dysphorique du média.

Pourtant, selon Marianne Wolf, en libérant les Grecs de l'effort de mémorisation obligatoire de l'intégralité de leur culture, l'écriture aurait contribué à *l'épanouissement de la civilisation*⁵⁰. La forte puissance de mémorisation dont faisaient preuve les Grecs se serait exercée au détriment de l'objectivité, de la réflexion: "dans une culture écrite, les individus peuvent manier des concepts abstraits; dans une culture orale, ils enchâssent leurs pensées dans des histoires"⁵¹

"Enchâsser sa pensée dans une histoire", c'est pourtant ce que fait Carr, même lorsqu'il convoque d'autres petites histoires. On doit noter ici que Carr comme les "témoins" qu'il cite sont très majoritairement des littéraires, c'est-à-dire des professeurs, des universitaires, de grands lecteurs, toujours. Des "lettrés". Des personnes qui ont reçu une *éducation* littéraire classique. Voici l'exemple d'un "confrère" de Nicholas Carr:

*"Scott Karp, qui tient un blog sur les médias en ligne, a récemment confessé qu'il avait complètement arrêté de lire des livres. « J'étais spécialisé en littérature à l'université et je passais mon temps à lire des livres », écrit-il. « Que s'est-il passé ? »"*⁵²

Tandis qu'un autre des "témoins à charge" de Nicholas Carr, Bruce Friedman, confesse:

*" Je ne peux plus lire Guerre et Paix"*⁵³

⁵⁰ Wolf (Marianne) - *Proust et le calamar* - Harper, sept. 2007

⁵¹ *ibid*

⁵² Carr (Nicholas) - "Is Google Making Us Stupid?" - The Atlantic, juin 2008

⁵³ Tolstoï (Léon) - *Guerre et Paix* - 1865-69

L'arrêt de la lecture, au sens classique du terme, la rencontre d'un individu et d'un livre, non pas un livre numérique⁵⁴, mais un livre imprimé, l'arrêt de cette lecture-là, cette lecture qui, on le verra tout à l'heure, condamnée par Socrate, constitue la représentation clé de la culture et de la connaissance dans un imaginaire médiatique dysphorique contemporain, l'arrêt donc de la culture voilà le premier "symptôme" identifié par Nicholas Carr et ses pairs, le premier symptôme de la "déliquescence d'une certaine idée de la culture", le premier symptôme "personnel" d'un "processus civilisateur"⁵⁵ à l'oeuvre, en tout cas d'un changement majeur. Ce que Milad Doueïhi appelle "la grande conversion numérique".

Les références du texte de Carr à Nietzsche, à Platon, mais aussi au film de Kubrick 2001: Odyssée de l'espace, entre autres, procèdent de plusieurs choses: bien sûr, d'un imaginaire de l'innovation technique, avec Kubrick, et d'un imaginaire culturel occidental, mais aussi d'un "faire-savoir"⁵⁶: La référence "érudite", la référence littéraire classique, directe ou indirecte - "Nietzsche", "Guerre et Paix", "Kubrick", "Proust", "Socrate", "Platon", ... - qualifie le texte de Carr, l'inscrit dans une tradition littéraire mais surtout, surtout, ces références classiques *légitiment* et "balisent" son discours critique. Elles mobilisent une culture, une culture qui dit son nom, contre une autre, mutante (vs. la pérennité de la culture dite "classique"), apatride (vs. l'identité clairement occidentale, et même européenne des références de Carr), orpheline (vs. une culture séculaire "héritée", transmise), fluide (vs. la rigidité, la forme définie, circonscrite du livre), stupéfiante (vs. une culture "pénétrée" par l'exercice de la lecture). Carr mobilise une culture "*légitime*". Nous reviendrons sur ce point capital de notre réflexion, puisque justement "le débat d'idées porte essentiellement sur *la légitimité de pratiques et de normes*, elles-mêmes enracinées dans une culture littéraire et lettrée"⁵⁷

Certes, cela est "naturel", car en tant que société, en tant que culture(s), nous "sommes fondamentalement historiques: nous apprenons de nos expériences

⁵⁴ Amazon a lancé en 2007 le premier livre numérique, Kindle.

⁵⁵ Doueïhi (Milad) - *La Grande Conversion Numérique* - Seuil, Paris, 2008, p.14

⁵⁶ Baudrillard (Jean) - "L'ère de la facticité" in *Technologies et symboliques de la communication* - p.35

⁵⁷ Doueïhi (Milad) - *La Grande Conversion Numérique* - Seuil, Paris, 2008, p.13

passées, nous partons de nos horizons intellectuels et juridiques, nous les ajustons aux réalités nouvelles.”⁵⁸

Cela participe néanmoins d'un imaginaire du média. Ce clivage entre une culture dite “classique”, littéraire et une culture numérique, et la domination de la première sur la seconde, s'est inscrit dans les outils, “la principale métaphore structurante” pour évoquer ces nouveaux médias a été “la lecture”⁵⁹: preuve en est le choix de termes comme “éditeurs de textes”, “pages web”, ou encore le concept d'*architexte*⁶⁰ dans la réflexion développée par Yves Jeanneret. “La vigueur et la souplesse de l'imprimé, la puissance et la densité culturelle de la lecture en tant qu'élément normatif de notre culture contribuent à expliquer ce choix.”⁶¹ Cette similitude était “illusoire”, “pour ne pas dire erronée”. Mais cela met à jour la volonté de phagocyter ce changement numérique, de l'assimiler, de le domestiquer, de le circonscrire, de l'annihiler.

En menaçant la lecture traditionnelle, Internet menacerait une culture toute entière., pas seulement de disparition mais de perte de sa *légitimité*. Voilà ce que nous disent Carr et ses “relais” en stigmatisant ce changement et en “référençant” leur discours.

Voilà surtout une caractéristique importante de cet imaginaire médiatique duquel participe “Is Google Making Us Stupid?”: un imaginaire qui convoque des représentations culturelles littéraires, classiques qui s'actualise et se légitime dans l'exercice de la lecture traditionnelle. Une culture héritée et pérenne, transmise, qui se souvient d'elle-même, mais aussi une culture personnelle, intériorisée, fondatrice: une *éducation*. Cette lecture “privée et silencieuse”⁶² d'assimilation et d'appartenance culturelle pourrait devenir “l'apanage d'une élite, d'un mandarinat du silence”⁶³, dans une perspective humaniste. Car si “le pouvoir bascule en faveur de ces hommes et de ces femmes qui, s'étant affranchis du lourd fardeau de l'alphabétisme réel et de ses *constantes habitudes référentielles*, du fait que presque

⁵⁸ *ibid*, p.39

⁵⁹ *ibid*, p.41

⁶⁰ Jeanneret (Yves) - *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?* - PU du Septentrion, 2007

⁶¹ *ibid*, p. 41

⁶² Steiner (George) - *Le Crépuscule de la lecture* - in Books n°7 juillet-août 2009

⁶³ *ibid*

toutes les grandes littératures se réfèrent à une autre grande littérature, sont des (...) *non-lecteurs*⁶⁴, alors disparaîtra avec leur avènement une certaine idée du monde, une certaine idée de la culture, un *héritage*.

La technique en question à travers l'archéologie du discours critique

Nous avons vu que le discours de Carr s'inscrivait dans une tradition littéraire et procédait de la revendication (consciente ou non) de l'appartenance à une culture héritée, dont la légitimité serait menacée par "la grande conversion numérique". Nous avons étudié le statut de la référence dans l'article de Carr et le rôle sémantique qu'elle tenait. A cette occasion nous avons observé que Carr faisait appel à des références philosophiques, notamment au célèbre texte de *Phèdre* où Socrate fait le procès de l'écriture. En se comparant à Platon il se place dans la position du philosophe critique de la technique, en se comparant à Nietzsche, il se présente comme philosophe *témoin*, "victime" de l'innovation technique. Ces références nous indiquent d'où parle Nicholas Carr mais aussi dans quel discours il s'inscrit. En citant *Phèdre*, Carr s'inscrit directement dans la tradition critique de la technique en philosophie. *Phèdre* n'est pas seulement une référence, c'est la première, donc l'absolue, référence critique de l'innovation technique. Qu'est-ce que la technique? Qu'est-ce que l'innovation technique? Quelle différence existe-t-il entre technique et technologie, puisque nous traitons ici de "nouvelles technologies"?

L'étymologie du mot "technologie" renvoie toujours au sens moderne, il vient du grec *technología*, dérivé lui-même de *téchnē* (τέχνη), "art", "compétence" ou "artisanat" et *-logía* (-λογία), le "discours", l'étude de quelque chose. Le Petit Robert indique que le mot est emprunté en 1656 au grec tardif *tekhnologia* "traité de dissertation sur un art, exposé des règles d'un art". La technologie serait un discours sur la technique? Explorons plus avant l'idée de "technique": le mot remonte à un verbe très ancien *teuchō* dont le sens central chez Homère est "fabriquer", "produire", "construire"; *teuchos* désigne lui l' "outil", l' "instrument", les "armes". *Techné* devient

⁶⁴ *ibid*

rapidement synonyme de “production”, le “faire efficace”, le “savoir faire productif relatif à une occupation. Le terme, fréquemment utilisé chez Platon, sera pratiquement l'équivalent de l' *épistémé*, le “savoir rigoureux et fondé”. C'est à Aristote qu'on devra l'extension sémantique “fabriquer”, synonyme du grec *poièsis*. *Techné* signifie donc maintenant “faire”, “fabriquer”⁶⁵.

“La technique est ainsi la mise en oeuvre d'un savoir, pour autant qu'elle se distingue de ce savoir”⁶⁶ mais surtout “pour autant qu'elle ne prend pas en considération les fins ultimes de l'activité dont il s'agit”⁶⁷, c'est-à-dire que les domaines de la technique et de la vertu éthique sont originellement “séparés”. Intéressant de constater au contraire le lien de facto que Carr crée entre éthique et technique dans son discours critique: “L'éthique intellectuelle du Net reste obscure.”⁶⁸

Si l'on substitue chez Marx le terme de technique à travail (puisque les sens en sont parents⁶⁹), on obtient (je loue Hegel) “d'avoir vu dans la *technique* l'engendrement de l'homme par lui-même”⁷⁰. On retrouve alors cette idée développée plus haut d'une culture *non héritée* associée à l'idée même de technique et d'innovation technique. Si chez Marx, “la technique n'est pas seulement devenue “neutre” mais positive dans tous ses aspects”, ce n'est pas le cas chez les penseurs critiques de la technique: longtemps avant John Ruskin ou Jacques Ellul en passant par plusieurs textes de Heidegger, on discourt sur “le caractère *intrinsèquement* négatif de la technique moderne”⁷¹. L' “illusion” de la “neutralité” technique a été violemment dénoncée. Car qu'est-ce que la *valeur* de la technique, sinon l'efficacité? Une *bonne* technique est une technique *efficace*. “On commence à le voir, (la technique a) des effets massifs que rien ni personne ne contrôle”. Comment, dans ces conditions, parler de “neutralité ou de liberté de choix”, puisque “une telle liberté n'existerait que dans le

⁶⁵ Heidegger (Martin) - “La Question de la technique” in *Essais et conférences* et *Nietzsche*, vol.1 - p. 189

⁶⁶ Encyclopaedia Universalis 2008 “technique” p.278

⁶⁷ *ibid*

⁶⁸ Carr (Nicholas) - “Is Google Making Us Stupid?”

⁶⁹ *ibid*

⁷⁰ Marx - *Manuscrits de 1844* - p. 77

⁷¹ Encyclopaedia Universalis 2008 “technique” p.278

cas d'une révolution totale, sans précédent dans l'histoire, où la société se poserait explicitement la question de la transformation consciente de sa technologie ; encore se trouverait-elle au départ conditionnée et limitée par la technologie même qu'elle voudrait transformer"⁷². Le doigt est mis sur le biais inhérent à toute tentative de "penser" la technique et notre rapport à la technique, dans la mesure où la technique est inclusive, elle absorbe les usages, c'est "un mode d'être au monde"⁷³, dans la mesure aussi où les technologies sont devenues "naturelles". C'est le phénomène de "la transparence de l'artefact", pour reprendre les mots de Puech: on ne dit pas "j'utilise des lunettes" mais "je vois", on ne dit pas "j'utilise une voiture" mais "je me déplace", on ne dit pas "j'utilise Internet" mais "je suis connecté" ou "je surfe".

D'autre part "comment pourrait-on séparer les significations du monde posées par une société, son "orientation" et ses "valeurs", de ce qui est pour elle le "faire efficace"? C'est bien parce que la technologie est (déjà) un discours, performatif (?), sur le monde qu'elle constitue un objet de recherche en sciences de l'information et de la communication à part entière. L'imaginaire du média est un méta-discours, ou plutôt un hyper discours, un discours englobant, interprétant, celui que donne la technologie sur elle-même.

Impossible de convoquer la "technique" sans aborder son corollaire, au coeur de notre travail, l'idée de "culture". La "culture", voilà encore un "système symbolique de représentations et de pratiques"⁷⁴. Apparue au 16^e siècle pour qualifier "l'enrichissement de l'esprit"⁷⁵, "culture" présente une étymologie étonnante:

Dérivé de "quenouille" (issu d'une racine indo-européenne - *kwel- qui signifie "tourner en rond", "se trouver habituellement dans"), le verbe colere, cultus signifie "habiter" et par extension pour une population rurale "cultiver".

Les notions impliquées dans ce travail de recherche sont notoirement complexes et une vie ne suffirait pas pour lire et traiter l'ensemble de la littérature qui traite, directement ou indirectement, de ces notions cruciales.

C'est pourquoi nous nous "contentons" d'un systématique examen lexical et d'une exploration généraliste des grandes idées qui s'articulent autour d'elles. Ce que nous

⁷² ibid

⁷³ Puech (Michel) - *La Technique et la nature humaine* - conférence de 2008

⁷⁴ Encyclopaedia Universalis 2008 "technique" p.202

⁷⁵ ibid

cherchons, c'est que ces notions soient suffisamment définies et précises pour nous permettre de faire progresser notre réflexion et de manipuler ces concepts.

Nous avons vu que Carr convoquait la référence platonicienne, inscrivant de fait son discours dans une tradition critique de la technique. Nous l'avons vu plus haut, Socrate, dans *Phèdre*, condamne l'écriture. Il y voit la fin de la véritable connaissance, la connaissance véritable reposant indiscutablement sur une mémorisation du savoir, condition de son "interiorisation" et de sa "vérité".

Mais pas seulement. Carr convoque aussi Marshall McLuhan⁷⁶, penseur des médias: "Comme le théoricien des média Marshall McLuhan le faisait remarquer dans les années 60, les média ne sont pas uniquement un canal passif d'information. Ils fournissent les bases de la réflexion, mais ils modèlent également le processus de la pensée."⁷⁷. Ce faisant il introduit un discours critique moderne des médias, récupéré comme ingrédient de cet imaginaire médiatique dysphorique.

⁷⁶ voir page 2 de ce mémoire

⁷⁷ Carr (Nicholas), *Is Google Making Us Stupid?*

B. Un argumentaire scientifique qui réactive les thèses cybernétiques

“ Nous ne sommes pas seulement ce que nous lisons », dit Maryanne Wolf, psychologue du développement à l'université Tufts et l'auteur de « Proust et le Calamar : l'histoire et la science du cerveau qui lit. ». « Nous sommes définis par notre façon de lire.”

Tout au long de son article Carr cite des études scientifiques ou des spécialistes:

“ Mais une étude publiée récemment sur les habitudes de recherches en ligne, conduite par des spécialistes de l'université de Londres, suggère que nous assistons peut-être à de profonds changements de notre façon de lire et de penser.” ou *“James Olds, professeur de neurosciences qui dirige l'institut Krasnow pour l'étude avancée à l'université George Mason, dit que même l'esprit adulte « est très plastique »* pour ne donner que deux exemples. En tout on recense plus d'une dizaine de mentions d'“études scientifiques”, de “professeur” ou autre expression caractérisant une source “scientifique”.

Toujours dans une logique démonstrative et après avoir eu recours à une légitimité littéraire, intellectuelle, “culturelle”, Carr sollicite une légitimité d'un autre ordre: scientifique. Non pas qu'il faille mettre en opposition “culture” et “science” et nous serions bien en mal de traiter exhaustivement de la nature de leurs interactions, mais nous analysons facilement sur le plan de l'analyse de discours que ces références sont de deux ordres différents, qu'elles ne participent pas du même argument bien que participant toutes deux d'un imaginaire dysphorique du média (le texte de Carr est étudié comme discours, sur le plan technique et symbolique). En effet, comme nous le verrons dans le troisième temps de cette première partie, nous tenons, avec les arguments “culturels” et scientifiques, les deux axes principaux autour desquels se construit cet imaginaire dysphorique du média.

La science-fiction comme grille de lecture du discours scientifique

Revenons-en donc aux références scientifiques du texte de Carr. Si de l'aveu de Carr lui-même, " les anecdotes par elles-mêmes ne prouvent pas grand chose. Et nous attendons encore des expériences neurologiques et psychologiques sur le long terme, qui nous fourniraient une image définitive sur la façon dont Internet affecte nos capacités cognitives.", la science-fiction permet - en attendant - d'imaginer ce que serait les ultimes conséquences d'une "numérisation" du monde. Ce qui fait l'objet de notre étude c'est l'hybridation sémantique qui s'opère lorsqu'interfèrent au sein du même discours, même si leurs statuts - preuves pour les uns, illustrations pour les autres - diffèrent, fiction et réalité scientifique, l'une prolongeant l'autre, ou fournissant en tout cas une grille de lecture - la citation du film de Kubrick intervient en ouverture du texte - de l'argumentaire scientifique.

« Dave, arrête. Arrête, s'il te plaît. Arrête Dave. Vas-tu t'arrêter, Dave ? » Ainsi le super-ordinateur HAL suppliait l'implacable astronaute Dave Bowman dans une scène célèbre et singulièrement poignante à la fin du film de Stanley Kubrick 2001, l'odyssée de l'espace⁷⁸. Bowman, qui avait failli être envoyé à la mort, au fin fond de l'espace, par la machine détraquée, est en train de déconnecter calmement et froidement les circuits mémoires qui contrôlent son « cerveau » électronique. « Dave, mon esprit est en train de disparaître », dit HAL, désespérément. « Je le sens. Je le sens. »⁷⁹

Fiction qui trouve un écho dans le discours de réception des innovations menées par Google: *«le passage du moteur de recherche (à la prochaine étape du développement de Google) consistera à passer de la syntaxe à la sémantique, c'est-à-dire de ce que l'on tape à ce que l'on pense, ce qui est le rôle de l'intelligence artificielle⁸⁰»*

La science-fiction est une "grille de lecture" courante de la technologie, et particulièrement de l'innovation technologique. Nous nous souvenons du *Meilleur*

⁷⁸ Kubrick (Stanley) - 2001, Odyssée de l'espace - 198

⁷⁹ Carr (Nicholas) - "Is Google Making Us Stupid?"

⁸⁰ Eric Schimdt, directeur général de Google, cité par Didier G. Martin dans un article du 4 novembre 2010 publié sur le site liberation.fr "Google, au delà de l'humain"

*des Mondes*⁸¹ ou de *1984*⁸², paraboles technologiques à bien des égards. En tout cas ces “monuments” de la science-fiction sont des références fréquentes des discours critiques du média, et nécessairement des ingrédients fondamentaux dans la construction de l’imaginaire (dysphorique ou non) d’Internet:

Orwell craignait l’écrasement de l’humanité par une force oppressive quasiment externe. Huxley voit les gens dépossédés de leur autonomie, de leur histoire et en venant à aimer leur oppression, à adorer les technologies qui détruisent leur capacité de penser.

« *Orwell craignait ceux qui interdisaient les livres. Huxley redoutait qu’il n’y ait même plus besoin d’interdire les livres car plus personne n’aurait envie d’en lire... Orwell craignait qu’on nous cache la vérité, Huxley redoutait que la vérité ne soit noyé dans un océan d’insignifiances.*⁸³ »

Pour Postman, il est clair qu’Huxley avait vu plus juste qu’Orwell. Carr partage certainement son avis.

Notre objet ici est de montrer comment les références de science-fiction citées par Carr produisent une grille de lecture des études scientifiques sollicitées par ailleurs. Et de montrer comment, tout en ayant recours à des faits scientifiques rigoureusement prouvés, “Is Google Making Us Stupid?” induit une lecture, que l’on qualifiera de cybernétique, de ces “résultats”. Cybernétique au sens où elle réactive les thèses cybernétiques en même temps que les thèses mcluhanniennes.

la cybernétique comme imaginaire médiatique

En nous renvoyant au film de Kubrick, Carr nous renvoie à l’idée d’une indifférenciation des machines et des hommes, à celle d’une intelligence artificielle en partage, à l’idée d’un degré de sophistication technologique tel que les machines éprouveraient - contrairement aux hommes, à ce stade - des sentiments. Revenons d’abord sur les définitions de cybernétique et d’intelligence artificielle, indispensables pour comprendre les idées de Carr et l’imaginaire du média qu’il co-produit.

⁸¹ Huxley (Aldous) - *Le Meilleur des Mondes* - 1932

⁸² Orwell (George) - *1984* - Londres, 1948

⁸³ Postman (Neil) - *Se distraire à en mourir* - réédité aux Nova Editions en octobre 2010

La cybernétique, du grec *kubernêtiké*, de *kubernân*, “gouverner” est une “science de l’action orientée vers un but, fondée sur l’étude des processus de commande et de communications dans les systèmes technologiques, biologiques, sociologiques et économiques”⁸⁴. Platon évoquait déjà dans ses dialogues, le terme “cybernétique”, mais c’est au cours de la Seconde Guerre Mondiale qu’eurent lieu de décisifs échanges entre physiciens, électroniciens et mécaniciens, auxquels se joignirent biologistes, sociologues, économistes et qui se poursuivirent sous l’égide Norbert Wiener⁸⁵, qui mit en évidence l’unité structurelle de processus aussi différents que le guidage d’un missile et la régulation du taux de gaz carbonique dans le sang, un peu comme une sorte de “nombre d’or” systémique. Entrée dans le champ de la sociologie des médias avec Marshall McLuhan, on doit à la cybernétique, en tout cas à la pensée cybernétique la métaphore cerveau-Internet qui irrigue tout un pan de la critique du média et par conséquent l’imaginaire dysphorique qui est son corollaire.

Deux idées sont à distinguer ici: celle de l’*incorporation* de la technologie à la manière du protagoniste de *2001* et celle de l’*identité* (au sens d’identique) structurelle du cerveau (ou du corps) et d’Internet (ou de la technologie), l’une étant la suite “logique” de l’autre dans l’imaginaire médiatique à l’oeuvre ici. “Extension du corps de l’homme”⁸⁶ selon lui, les nouvelles technologies et en l’occurrence Internet offrent une symbolique réticulaire aisément identifiable à une symbolique du cerveau. “Plasticité”, “connections”, “liens”, etc., le champ lexical qu’ils partagent est dense et toujours structurel. Mais ça ne s’arrête pas là.

De la parenté structurelle supposée Internet-Cerveau, certains extrapolent une inter-connexion des cerveaux (via Internet), mais compte-tenu de la transparence de l’artefact⁸⁷, cette inter-connexion est celle des cerveaux entrant en contact “direct”, constituant un “super cerveau”, un “big brain”⁸⁸. Un hyper-cerveau qui serait peut-être la première forme d’intelligence artificielle? Internet, rappelons-le, est défini comme “*an international computer network providing e-mail and information from*

⁸⁴ Grand Larousse en 5 Volumes, Ed. de 1987

⁸⁵ Wiener (Norbert) - *Cybernetics* - 1948

⁸⁶ Marshall McLuhan cité dans Books n°7 Spécial Internet, juillet-août 2009 p.13

⁸⁷ voir p. 25 de ce mémoire

⁸⁸ Wright (Robert) - “Building One Big Brain” - New York Times, 6 juillet 2010 <http://opinionator.blogs.nytimes.com/2010/07/06/the-web-we-weave/>

*computers in educational institutions, government agencies, and industry, accessible to the general public via modem links*⁸⁹, construit à la fin du 20ème siècle à partir du préfixe inter- (indicateur de réciprocité, de mutualité) et de network (le réseau, construit sur la racine net, le filer)⁹⁰. Réseau informatique mondial, Internet, comme tout média, induirait chez l'homme "des changements profonds et durables et transforme son environnement"⁹¹. Et ces changements seraient "numériques". Expliquons-nous. La parenté Internet-Cerveau ne s'arrête pas là. A défaut semble-t-il d'être absolument identique, structurellement et biologiquement, à un cerveau humain, Internet, en tout cas son usage, "reprogrammerait" le cerveau à la manière...du Web :

*"Mais cette aubaine a un prix. Comme le théoricien des média Marshall McLuhan le faisait remarquer dans les années 60, les média ne sont pas uniquement un canal passif d'information. Ils fournissent les bases de la réflexion, mais ils modèlent également le processus de la pensée. Et il semble que le Net érode ma capacité de concentration et de réflexion. **Mon esprit attend désormais les informations de la façon dont le Net les distribue : comme un flux de particules s'écoulant rapidement.**"*⁹²

Arrêtons-nous un instant sur ce passage. Carr y crédite les thèses McLuhaniennes au regard de son expérience personnelle. Il y explique qu' Internet remodèle son cerveau à son image. Mais il ajoute à cela l'image d'un "flux de particules". Cette idée de "fluidité", évoquée déjà plus haut dans ce mémoire, et celle de "fragmentation" de la pensée participent d'un imaginaire cybernétique du média, dysphorique, on le verra, parce que niant un imaginaire de la connaissance tout autre⁹³. Plus loin, Carr évoque le témoignage d'un "universitaire". L'expérience cybernétique nietzschéenne⁹⁴ *all over again*.

⁸⁹ "un réseau d'ordinateurs international fournissant des e-mails et des informations depuis des ordinateurs d'institutions éducatives, d'agences gouvernementales, d'industries, accessible à tous via des liens modems"

⁹⁰ New Oxford American Dictionary 2008

⁹¹ Marshall McLuhan cité dans Books n°7 Spécial Internet, juillet-août 2009 p.13

⁹² Carr (Nicholas) - "Is Google Making Us Stupid?" - The Atlantic, 2008

⁹³ voir p.22 de ce mémoire

⁹⁴ voir p.2 de ce mémoire

“Friedman, un pathologiste qui a longtemps été professeur à l’école de médecine du Michigan, a développé son commentaire lors d’une conversation téléphonique avec moi. Ses pensées, dit-il, ont acquis un style « staccato », à l’image de la façon dont il scanne rapidement de petits passages de texte provenant de multiples sources en ligne.”⁹⁵

“Le cerveau est malléable presque à l’infini”⁹⁶. Si la technologie médiatise notre rapport au réel, alors nous percevons la réalité d’une toute autre façon, à la manière de cerveaux hybrides, mi-humain, mi-machine. Carr le dit, si Internet modifie ma façon de lire, ne modifie-t-il pas ma façon de penser? C’est cette idée éminemment cybernétique qui traverse tout l’argumentaire de Carr et des relais que sa pensée a trouvés dans la presse internationale.

Monstre omniphage, Internet a cela de différent, selon Carr, qu’il ne se contenterait pas de “reprogrammer notre cerveau”, il absorberait tout sur son passage. Réticulaire, invasif, tentaculaire, polymorphe, la pieuvre Internet phagocyte les autres médias: “Quand le Net absorbe un médium, ce médium est recréé à l’image du Net.”⁹⁷ En effet “ l’influence du Net ne se limite pas aux bords de l’écran de l’ordinateur non plus. En même temps que l’esprit des gens devient sensible au patchwork disparate du médium Internet, les médias traditionnels ont dû s’adapter aux nouvelles attentes de leur public.” Le web “reprogramme” le monde et les “ anciens médias n’ont pas d’autre choix que de jouer suivant les règles du nouveau médium.” Qui n’a effectivement pas observé, avec l’arrivée par exemple du magazine Be⁹⁸, cette “numérisation” des pages, au sens de mimétisme des codes structurant de la “page web”. La culture littéraire qui avait tenté une OPA sur le web en confisquant son lexique⁹⁹ précédemment se voit à son tour “phagocytée” par Internet.

Le discours de Carr fait aussi écho à un concept en vogue chez certains philosophes spécialisés dans les “sciences de l’esprit” ou en psycho-neurologie: le “extended

⁹⁵ ibid

⁹⁶ Carr (Nicholas) - “Is Google Making Us Stupid?” - The Atlantic, 2008

⁹⁷ ibid

⁹⁸ Le magazine Be a été lancé par le Groupe Lagardère Active au premier trimestre 2010

⁹⁹ voir p.23 de ce mémoire

mind”¹⁰⁰: *“Where does the mind stop and the rest of the world begin? In their famous 1998 paper “The Extended Mind,” philosophers Andy Clark and David Chalmers posed this question and answered it provocatively: cognitive processes “ain’t all in the head.” The environment has an active role in driving cognition”* (“où s’arrête l’esprit et où commence le reste du monde? Dans leur célèbre publication de 1998 *“The Extended Mind* les philosophes Clark et Chalmers posent cette question et y répondent de façon provocante; l’environnement tient un rôle actif dans le processus cognitif”) Plus récemment, Chalmers a donné une conférence sur cette idée de “l’esprit étendu”, donnant à titre d’exemple le rôle de l’ordinateur personnel ou du portable, “extensions de notre mémoire”. C’est ce que Carr évoque lorsqu’il cite: *“« Le souvenir parfait de la mémoire du silicium », a écrit Clive Thompson de Wired, “peut être une fantastique aubaine pour la réflexion.”*

Un imaginaire cybernétique actualisé par la prophétie transhumaniste: la question éthique

On observe dans l’argumentaire de Carr un basculement à l’occasion d’un long développement sur le Taylorisme¹⁰¹, ou l’efficacité érigée en système et en règle.

“Ce que Taylor a fait pour le travail manuel, Google le fait pour le travail de l’esprit.”

Cela coïncide avec son évocation de la question éthique.

“Jamais système de communication n’a joué autant de rôles différents dans nos vies, ou exercé une si grande influence sur nos pensées, que ne le fait Internet de nos jours. Pourtant, malgré tout ce qui a été écrit à propos du Net, on a très peu abordé la façon dont, exactement, il nous reprogramme. L’éthique intellectuelle du Net reste obscure.”

¹⁰⁰ Clark (Andy), Chalmers (David) - “The Extended Mind” - MIT Press, 1998 <http://mitpress.mit.edu/catalog/item/default.asp?ttype=2&tid=12136>

¹⁰¹ Le taylorisme est une méthode de travail qui tire son nom de l’ingénieur américain Frederick Winslow Taylor (1856-1915). Cette méthode apparue en 1880 repose sur une organisation a priori définie par des scientifiques : l’(Organisation scientifique du travail) cherchant à définir “The One Best Way” (la meilleure façon de produire), permettant le rendement maximum.

Si jusqu'à présent Carr construisait un argumentaire cybernétique, aux accents tragiques (relisez pour cela le début de l'article et la scène de 2001: Odyssée de l'espace) mais ne s'avouant jamais radicalement dysphorique, il ne portait pas directement de jugement de valeur sur les nouveaux médias. Carr va au-delà de l'imaginaire cybernétique, puisque cet imaginaire là est purement de l'ordre de la parenté des structures (même s'il s'actualise dans une certaine science-fiction), non du jugement de valeur, encore moins du jugement éthique. Est-il pertinent de poser la question de l'éthique d'une technologie? Ne s'agirait-il pas, on le verra plus tard, d'une éthique de l'usage? Là n'est pas notre sujet pour l'instant puisqu'il s'agit d'abord de décrypter la symbolique de l'argumentaire de Carr. Dans ce dernier temps du texte, Carr, après des développements autour de la lecture, de la modification de nos cerveaux, etc. resserre son discours autour de Google et amorce un "bouclage" du propos, en répondant à la question du titre: "Is Google Making Us Stupid?"

"Les employés de Midvale se plaindrent de ce nouveau régime strict, affirmant que cela faisait d'eux quelque chose d'à peine mieux que des automates, mais la productivité de l'usine monta en flèche."

Carr creuse la perspective cybernétique en évoquant les "automates" de Taylor, sous un angle qui se veut désormais éthique.

"Une fois que le système serait appliqué à tous les actes du travail manuel, garantissait Taylor à ses émules, cela amènerait un remodelage, non seulement de l'industrie, mais également de la société, créant une efficacité parfaite utopique. « Dans le passé, l'homme était la priorité », déclare-t-il, « dans le futur, la priorité, ce sera le système »."

Ce "reprogrammage", ce "remodelage", Carr l'apparente à celui qu'exercerait Internet sur les cerveaux et sur la société, toujours dans une perspective cybernétique. L'inflexion éthique est annoncée dans les propos rapportés de Taylor lui-même. Il est alors question de l'idéologie d'une technique, d'une technologie qui ne serait "ni bonne, ni mauvaise, ni neutre."¹⁰²

¹⁰² citation de Melvin Kranzberg en exergue de ce mémoire

Carr travaille un parallélisme entre le Taylor et ce qu'il conviendrait alors d'appeler le "Googlisme", ou l'idéologie de Google. Cette dimension éthique de la réflexion de Carr est constitutive du caractère véritablement dysphorique de l'imaginaire d'Internet. C'est un point capital.

"Ce que Taylor a fait pour le travail manuel, Google le fait pour le travail de l'esprit."

En s'assignant la mission "d'organiser les informations du monde et de les rendre universellement accessibles et utiles", Google procéderait à un taylorisme des esprits, un taylorisme qui, par les voies impénétrables de la cybernétique, s'appliquerait non seulement aux méthodes de Google mais à nos propres cerveaux. Nous serions alors, si l'on pousse l'argument de Carr, voués à travailler pour Google, malgré nous, à la manière de ces "automates" des usines du Taylorisme, participant à la création de la toute première "intelligence artificielle". Cette société essaie de développer le moteur de recherche parfait, qu'elle définit comme "un outil qui comprendrait exactement ce que vous voulez dire et vous donnerait en retour exactement ce que vous désirez" nous dit Carr.

Il aborde là le problème de la marchandisation de l'information, et *in extenso* de la culture. Nous aurons l'occasion de voir plus précisément en quoi cette logique marchande heurte de plein fouet les représentations symboliques qui légitiment la culture dite classique au terme de cette première partie.

"Le moteur de recherche ultime est quelque chose d'aussi intelligent que les êtres humains, voire davantage" aurait déclaré Page, un des deux fondateurs de Google il y a quelques années. En citant Page, Carr entre pleinement dans la symbolique de l'intelligence artificielle. Celle qui fait que le robot de Kubrick est *plus humain* que Dave.

*"Dans un entretien de 2004 pour Newsweek, Brin affirmait : « Il est certain que si vous aviez toutes les informations du monde directement fixées à votre cerveau ou une intelligence artificielle qui serait plus intelligente que votre cerveau, **vous vous en porteriez mieux.** » L'année dernière, Page a dit lors d'une convention de scientifiques que Google « essayait vraiment de construire une intelligence artificielle et de le faire à grande échelle. »"*

Ce “mieux” est pour Carr un peu léger s’il doit faire office de justification éthique ou morale. Surtout l’idée d’une intelligence efficace, robotique contredit les représentations de l’auteur, persuadé que la véritable intelligence naît toujours de l’ambiguïté, de la confusion, de la méditation liminaire, processus qui serait selon Carr relégué au rang de “bug” dans le modèle “Googlien”. Modèle marchand, modèle technique, modèle (a) morale(?), le modèle proposé par Google est omniphage et omnipotent, à l’image de ce monstre tentaculaire que nous évoquions plus tôt.

Ray Kurzweil, fondateur de la Singularity University est un “gourou”¹⁰³ du transhumanisme. L’ “université” en question, créée en 2007, a pour but de “réunir des scientifiques de divers domaines pour faire avancer la convergence des technologies NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives)”. Le transhumanisme est un “courant de pensée pour qui l’homme disposera bientôt, grâce à cette convergence, de la faculté d’améliorer ses performances physiques et mentales, en utilisant ces technologies directement dans le corps humain, par l’insertion de prothèses, connexions, nanorobots etc. Bref, de donner corps au cyborg”¹⁰⁴.

On peut voir sur le Net Ray Kurzweil expliquer qu’il espère accéder à l’immortalité ou qu’il pourra bientôt connecter son cerveau à un ordinateur pour sauvegarder son savoir et sa personnalité ou charger directement des données dans son cerveau. “Pour les transhumanistes, ce qui peut être fait grâce à la technoscience et qui concourt à l’amélioration des performances humaines doit être, et sera fait.”¹⁰⁵ A l’instar de Carr, l’auteur de l’article note que “Cela revient à nier toute limite éthique ou juridique à la réalisation de ces potentialités techniques - à supposer qu’elles ne relèvent pas du pur délire”¹⁰⁶

“Et Google ? Google est le très officiel principal sponsor de la Singularity University et Larry Page, fondateur de Google, en est un des cofondateurs.”¹⁰⁷

Bien sûr l’article de Libération participe de l’imaginaire médiatique qui fait l’objet de cette première partie.

¹⁰³ Didier G. Martin auteur de l’article du 4 novembre 2010 publié sur le site liberation.fr “Google, au delà de l’humain”

¹⁰⁴ ibid

¹⁰⁵ ibid

¹⁰⁶ ibid

¹⁰⁷ ibid

En évoquant le transhumanisme, Carr déploie entièrement l'imaginaire cybernétique dysphorique du média et clôt avec lui un pan de cette recherche sémantique. Cependant le discours éthique prend le relais de ces représentations symboliques. Nous avons au terme de cette seconde sous-partie identifié un discours scientifique qui jouait un rôle de "caisse de résonance" auprès des imaginaires cybernétiques - empruntés parfois directement à la science-fiction. Nous avons exploré l'imaginaire structurel de ce discours cybernétique et envisagé ses résultantes sémantiques. A ce stade, l'imaginaire cybernétique donne naissance à un questionnement éthique qui procède lui aussi d'un imaginaire de la technique, "bonne", "neutre" ou "mauvaise". C'est le système idéologique et éthique "cohérent" que constitue Internet au sein de cet imaginaire dysphorique du média que nous allons étudier dans ce dernier temps de cette première partie de notre exposé.

C. Intelligence, connaissance, culture: des représentations symboliques en question dans un imaginaire dysphorique du média

Au terme de cette première partie nous avons, comme annoncé, procédé à la lecture analytique du corpus afin de dégager les éléments à l'oeuvre dans l'éventuelle construction d'un imaginaire médiatique dysphorique. A l'étude de l'article de Nicholas Carr, "Is Google Making Us Stupid?", on identifie d'abord une forme de discours, un "faire-savoir", celui d'un texte qui se donne à lire comme texte littéraire, qui procède à une légitimation culturelle de son propos par référencement systématique. En pratiquant ces "constantes références à une culture" (Steiner), Carr institue son texte en manifeste d'appartenance culturelle, en tout cas d'appartenance à un imaginaire culturel (la culture, nous l'avons vu, est un ensemble de représentations symboliques), contre un autre. Nous avons à cette occasion "semé" des réflexions sémantiques autour des idées d' "intelligence", de "connaissance", de "légitimité" et de "culture". Nous l'avons vu aussi, le statut symbolique du livre est au coeur de notre problématique et ces premiers développements ont aussi été l'occasion de l'évoquer et de donner des éléments de réflexion. Carr s'inscrit dans une tradition littéraire mais aussi dans une tradition critique de la technique (et en l'occurrence des nouveaux médias), comme nous l'avons montré.

Mais cela n'est qu' un aspect du texte de Carr. "Is Google making Us Stupid?" est aussi le lieu d'un déploiement d'un imaginaire cybernétique d'Internet. Plutôt que de simplement identifier d'une part le recours à un discours scientifique (qui fonctionnerait comme "preuve" rationnelle et irréfutable), d'autre part la convocation d'une imagerie de science-fiction, nous avons voulu travailler l'hybridation des discours et observer quels effets de sens cette hybridation produisait. Nous avons postulé que l'imaginaire de science-fiction jouait le rôle de grille de lecture de l'argumentaire scientifique, dans la mesure où il ouvre (et induit une lecture) et clôt le propos, dans la mesure aussi où la référence irrigue le texte. Nous avons vu également comment cette hybridation créait les conditions d'un épanouissement de l'imaginaire cybernétique au sein du discours. Nous avons montré comment cet imaginaire

cybernétique du média était le fruit de la “collaboration” au coeur du discours d’un imaginaire de science-fiction, d’un discours scientifique et d’une récupération de la sociologie des médias McLuhanienne. Enfin nous avons montré comment cet imaginaire nous amenait *structurellement* à aborder la question de la valeur de la technologie. Structurellement parce que dans sa logique systémique, Internet, dans cet imaginaire, produirait *in extenso* un modèle global, économique, scientifique, technologique, culturel et morale, dans la mesure où la représentation cybernétique veut qu’Internet modifie notre rapport au monde mais aussi notre monde, et que, dans cette perspective cybernétique toujours, les modes de fonctionnement qui lui sont propres seraient transférés et appliqués à l’ensemble de notre environnement.

Avec la question éthique s’ouvre le dernier pan idéologique de cet imaginaire en construction. C’est la question éthique et la réponse que lui apporte Carr, ou plutôt les perspectives sémantiques que son discours ouvre, qui permet de qualifier cet imaginaire de “dysphorique”.

L’objet de ce dernier temps est donc de revenir d’abord sur les notions clés - culture, connaissance, intelligence - qui sont les “rouages” de cet imaginaire du média pour en déterminer l’identité et les perspectives et proposer une vue “panoramique” de cet imaginaire dysphorique.

Notre travail ne prétend pas à l’exhaustivité mais a pour ambition de donner les éléments critiques et sémantiques nécessaires à la bonne intelligibilité de cet imaginaire du média, ses présupposés et ses implications.

Ce “réflexe de pessimisme culturel”, comme le nomme Oliver Jungen du Frankfurter Allgemeine Zeitung, naît d’abord de l’observation de la modification de nos habitudes de lecture. La lecture, on l’a vu, est le siège des premiers symptômes de Carr: il ne lit plus comme avant, ne lit que de façon superficielle, se sent incapable de pratiquer ce qu’il appelle une “lecture profonde”, etc. Nous verrons à cette occasion que les symboliques de verticalité ou d’horizontalité structurent les imaginaires à l’oeuvre: d’un côté un imaginaire de la verticalité, de la transcendance, hérité d’une culture européenne hiérarchisée, cet ordre est celui du pouvoir bien sûr mais aussi de la connaissance, il désigne également l’exercice d’interiorisation d’un savoir d’une vérité. De l’autre, l’horizontalité, celle que stigmatise Carr lorsqu’il évoque son “surf”

sur une “mer de mots” renvoie à une mise en équivalence “dangereuse” selon Carr des idées, des personnes, des contenus, des ‘cultures”. Il n’est plus de hiérarchie, de légitimité explicite de telle ou telle source d’informations. Il y a désormais l’ “horizontalité” d’un réseau d’équivalences.

La lecture, représentation symbolique de la connaissance

La lecture, donc. La lecture, comme le précise l’auteur de Proust et le calamar, est plus qu’un mode de lecture, c’est un mode de pensée. On voit comment se dessine, à travers l’idée de lecture, la représentation symbolique d’un mode d’être au monde, d’un mode d’apprentissage, de transmission, d’assimilation de la connaissance. Dans *Reinventing Knowledge*, McNeely et Wolverton affirment que la connaissance a été “réinventée six fois par six institutions”: la bibliothèque, le monastère, l’université, la “République des Lettres”, l’organisation du savoir en disciplines et le laboratoire. Chacune de ces institutions a incarné selon eux la conception de la connaissance à son époque. Ils éclairent les représentations à l’oeuvre dans le texte de Carr: le *livre*, symbole d’une connaissance héritée, d’une tradition culturelle, celle des *bibliothèques*, et le *laboratoire*, siège de la *preuve* scientifique. Le rôle de ces institutions, toujours selon les deux auteurs¹⁰⁸, est de “définir ce que savoir veut dire, organiser les connaissances, accéder et permettre l’accès à ces connaissances, conserver”, on retrouve ici l’idée d’une “mémoire” de la culture, et “transmettre”. Ces fonctions, éminemment verticales, de la définition à la transmission, le Web les met à plat, c’est-à-dire à l’horizontal: la hiérarchie professeur-élève, l’idée de transmission verticale, voilà ce que Carr désigne comme “menacé” par le “système” Internet. Si pourtant, pour McNeely et Wolverton, Internet n’est pas “un nouveau générateur de savoir, à l’inverse du laboratoire”¹⁰⁹, mais “une simple nouvelle façon de présenter l’information”, ils observent cette déperdition de crédibilité que l’institution confère (conférait?) au savoir: “Je l’ai lu sur Internet” n’obtient pas la même adhésion intellectuelle que “j’ai lu dans une étude récente que...”. C’est un fait. Mais c’est aussi un imaginaire médiatique.

¹⁰⁸ cités dans le n°7 de Books, in “Les Odyssées du Savoir” par Laura Miller, p.20-24

¹⁰⁹ *ibid*

Car là se pose une question cruciale: qu'est-ce qui distingue l'information de la connaissance? La connaissance est-elle justement le fruit d'une lecture *approfondie* (verticale) et d'une réflexion profonde sur l'information? Internet, "cette nouvelle façon de présenter l'information", confisque-t-il les conditions de cette lecture profonde? Nous le verrons dans la deuxième partie de ce mémoire, puisqu'il s'agit partiellement de notre seconde hypothèse de recherche. Qu'est-ce que la connaissance? "Tout ce que je juge digne d'être connu?" s'interrogent les auteurs.

Ils croisent les thèses de Carr en formulant cette idée: "les diverses possibilités d'expression offertes par Internet rendent la recherche en ligne d'un savoir fiable et authentique non pas plus facile mais plus difficile, *en éclipant les filtres culturels qui font traditionnellement référence*" Cette grille de lecture culturelle, à l'oeuvre par exemple dans le texte de Carr, et qui nous a permis d'identifier les imaginaires convoqués et le statut du discours."Relativement peu de forums en ligne offrent une alternative vraiment démocratique au débat ciblé, étayé, raisonné - et élitiste - qui régit toujours les disciplines". Cet élitisme - logique de verticalité, voilà ce qui tendrait à s'éteindre avec le web, cette "mise en équivalence", relevant elle aussi d'un imaginaire, utopique pour certains¹¹⁰, du média, selon Carr et les auteurs de l'article.

"Sans l'ombre d'un doute nous sommes entrés dans une ère où la vérité officielle est plus facile à contester que jamais. Mais voulons-nous vraiment vivre dans un monde sans aucune vérité établie" - puisque tout se vaut (mise en équivalence) - "un monde où le moindre fait doit être approuvé démocratiquement par une foule d'individus dont l'opinion n'est peut-être ni fondée ni fiable?" C'est l'interrogation presque morale des deux auteurs, qui mobilise à elle seule d'autres imaginaires, et d'autres polémiques: elle se confronte aux représentations "euphoriques" d'un "vrai" média "démocratique" mais fait aussi écho à l'imaginaire démocratique dysphorique (la démocratie représentant une théorie mise en équivalence, en égalité, des individus et des opinions, contrairement à un ordre "légitime, hérité, élitiste, transcendant, vertical"). Internet, "prétendue société du savoir" pour Suzanne Gaschke¹¹¹, voit elle dans ce "numérisme" la "nouvelle promesse de salut du

¹¹⁰ voir notamment à ce sujet les thèses de Flichy dans *L'Imaginaire d'Internet*

¹¹¹ journaliste à Die Zeit, auteur de "Internet et les idéologues" in Books n°7 p.25

capitalisme nouveau”: “ si le marché n’apporte pas à tous la prospérité, il donnera à chacun l’accès au royaume du savoir”¹¹²

Derrière la conception de la connaissance et du savoir se dessine la représentation symbolique d’un ordre social - vertical - menacé par l’avènement de l’“amateurisme”¹¹³, du “culte de l’amateur”¹¹⁴ dans un processus de “démocratisation du monde”. Car c’est bien de cela qu’il s’agit aussi: plus d’informations, plus de perspectives, plus d’opinions, plus de tout, sans filtre, sans appartenance, sans *légitimité* que celle du *créateur*

Amateurs Vs. Experts: de l’idée de *mediocracy* dans l’imaginaire dysphorique du média

Cet avènement d’un amateurisme généralisé signerait l’arrêt de mort d’un ordre social établi qui “définit, organise et transmet”¹¹⁵ la connaissance et pérennise son pouvoir en déployant un imaginaire vertical de la légitimité. Cette légitimité, l’ordre en question la tiendrait de son *héritage* culturel européen, latin et grec notamment. Ce fonctionnement n’est pas sans évoquer une monarchie de droit divin, ici une “démocratie élitiste de droit greco-latin”. Internet, en brouillant les frontières entre fait et opinion, expert et amateur, abolirait ce fonctionnement. L’observation, ou le surf superficiel d’une information à l’autre se substituerait dans le scénario de Carr et de ses pairs à une analyse “en profondeur”: horizontalité vs. verticalité, chacune participant d’un imaginaire médiatique “révolutionnaire”.

L’idée d’amateurisme pose aussi le problème de l’identification de l’auteur¹¹⁶. Comment distinguer l’auteur du lecteur si ce système énonciation-réception est mis à mal par Internet? C’est la question que pose Milad Doueïhi: cette “culture numérique (...) porteuse de nouveaux paradigmes du savoir” et de nombreux “affrontements conflictuels de paradigmes de crédibilité et de la légitimité”¹¹⁷ interroge, voire

¹¹² *ibid*

¹¹³ Kakutani (Michiko) - “le culte de l’amateur” in *Books* n°7 p.26

¹¹⁴ Keen (Andrew) - *Le Culte de l’amateur: Comment Internet détruit notre culture* - Scali, 2008

¹¹⁵ voir p.42

¹¹⁶ Foucault (Michel) - *Les Mots et les choses* - Paris, Gallimard, 1966

¹¹⁷ Doueïhi (Milad) - *La Grande Conversion Numérique* - Seuil, 2008, p.30

déclasse “un ensemble de notions relevant de la culture imprimée qui ont été au coeur de nos négociations avec la propriété intellectuelle (copyright, droits d’auteur...); une représentation géographique et généalogique de l’identité” - la filiation est au coeur du débat. La question de l’identité, de l’identification - des références, comme nous l’avons pratiqué dans notre analyse de discours - et celle de l’anonymat - réel ou non - symbolique de la “toile” travaillent de l’intérieur les idées de légitimité. Quelle légitimité pour l’absence d’identité? Comment légitimer ce ou celui qui ne dit pas son nom? De la même façon qu’on hérite un nom, trace de notre filiation, marqueur identitaire et culturel, l’usage du prénom seul, ou du pseudo questionne la notion même d’identité et semble rejeter la verticalité d’une tradition, d’une généalogie au profit d’un “homme qui se produit lui-même comme homme” selon la thèse marxiste. Le savoir n’est plus hérité mais produit ou co-produit lui aussi.

Alors “comment rendre compte du succès sans précédent” d’Internet “en dépit de son ambivalence profonde: l’impossibilité, dans l’espace numérique, de distinguer facilement et clairement le vrai du faux?”¹¹⁸

Ce serait alors l’avènement d’une “médiocratie”, “de médiocre, venant du latin *mediocris*, moyen, et de *kratos*, pouvoir, autorité. Au sens littéral, la médiocratie est le pouvoir détenu par les médiocres, la domination, l’influence, le gouvernement des médiocres. Apparu au XIXe siècle, le terme “Médiocratie” s’emploie aussi à propos d’une organisation où règne la compétence moyenne, l’opinion moyenne, qui fonctionne en recherchant l’homogénéité au détriment de la diversité, et qui ne parvient pas ou ne veut pas attirer “les meilleurs”, ni les placer à sa tête. “Médiocratie” est utilisé dans un langage soutenu avec un sens péjoratif”¹¹⁹. Nous sommes bien dans un imaginaire dysphorique du mémoire. La médiocratie numérique serait un système où la popularité primerait sur la *fiabilité*, ou l’anonymat détrônerait le patronyme hérité, où le mixage, le copier-coller brouilleraient l’idée d’auteur, un système “agrégateur”.

Légitimité, fiabilité, crédibilité: trois termes qui renvoient au condition de la croyance, de la confiance, de la foi en quelque chose mais aussi à la loi (du latin *lex, legis*), une

¹¹⁸ *ibid* p.31

¹¹⁹ Trésor Langue Française Informatisé

loi gardienne d'un ordre social régissant la production et la transmission du savoir, un ordre qui pérennise son pouvoir par la "mémoire" de sa culture.

Mémoire et intelligence: la critique du discours posthumain

Nous l'avons vu, l'archéologie de cet imaginaire dysphorique du média mobilise "un débat sur la "nature de l'intelligence, l'intelligence humaine égalée, voire dépassée, par la machine numérique"¹²⁰. L'idée de cette intelligence est le point clé de cet imaginaire, dans la mesure où il s'inscrit au croisement du discours anti-démocratique vu précédemment et du discours scientifique, voire futuriste, identifié plus haut dans notre travail. C'est même la représentation d'une "civilisation numérique potentielle qui marquerait *l'éclipse de l'ordre ancien et l'essor d'un âge nouveau*: si souvent imaginé par la science-fiction, il paraît aujourd'hui approcher d'une possible concrétisation. On ne sera pas surpris (...) qu'il y ait une querelle sur la culture, sur son rôle et son statut dans l'avenir numérique, et sur ses rapports complexes avec l'automatisation"¹²¹. Derrière cette idée d'automatisation on entend celle de l'automate Tayloriste.

Si "bouquiner pour le plaisir sera un jour l'apanage d'une classe de lecteurs"¹²² comme avant la scolarisation de masse et pourrait à terme recréer une forme de lectorat élitiste, les nouveaux médias reprogrammeraient l'ensemble des cerveaux et inaugureraient l'ère d'une "oralité secondaire"¹²³. Le "secret au coeur de la lecture est le temps qu'elle dégage pour permettre au cerveau d'accéder à des pensées plus profondes" déclare Marianne Wolf, mais quelle idée de l'intelligence est alors à l'oeuvre?

Un idée hérité en partie du concept platonicien. Souvenez-vous, la véritable connaissance va de pair avec une mémorisation. L'intelligence est ici "confondue" avec la connaissance, elles coïncident. Une intelligence véritable procéderait à la

¹²⁰ Doueïhi (Milad) - *La Grande Conversion Numérique* - Seuil, 2008, p.32

¹²¹ *ibid*

¹²² Crain (Caleb) - "les liens étranges de la lecture et du cerveau" - *The New Yorker*, 2009

¹²³ Org (Walter J.), linguiste, 1980 cité dans *Books* n°7 p. 26

mémorisation et à "l'approfondisation" de l'information, produisant de la connaissance. Etonnant de voir que cette idée de mémoire traverse, irrigue, abreuve tout le discours, qu'il s'agisse d'une mémoire culturelle, sociale, politique qui pérennise la civilisation en devenant parfois un devoir de mémoire, d'une mémoire personnelle, identitaire, qui répondrait au "qui suis-je?" "que fais-je?", ou encore à la mémoire intelligente, outil d'une connaissance véritable, d'une construction identitaire légitime et d'une appartenance à une culture.

"Il n'y aucune mémoire du passé, exactement comme le Khmer rouge qui proclame l'année zéro. La mémoire historique est indispensable à la liberté d'un peuple."¹²⁴

Savoir c'est connaître "en profondeur", posséder, intérioriser la connaissance, en opposition à l'idée d'accéder, de pouvoir accéder à l'information. Dans le premier cas la mémoire est personnelle et intérieure, dans l'autre elle est artificielle, extérieure, "extended mind". En quoi Internet transformerait-il alors nos cerveaux, nos intelligences? En outils efficaces, en outils de traitement de l'information, à l'image des moteurs de recherche, en outils performants...? "*les tests n'évaluent pas le savoir mais la pure capacité de penser* - ce que les spécialistes des sciences cognitives nomment l'intelligence fluide, parce qu'elle peut s'appliquer à résoudre n'importe quel type de problème - , *l'ignorance des faits* (ceux que leurs aînés estiment importants) propre à leur génération Y *ne trahit pas leur bêtise* mais un choix"¹²⁵ Intelligence et connaissance sont deux notions distinctes dans le discours scientifique contemporain. La dénomination "smartphone" - désignant des téléphones incluant un accès à Internet notamment - veut dire littéralement un "téléphone intelligent". On voit comment l'intelligence a été transférée de l'homme à l'outil. Et pas n'importe quelle intelligence: celle de "smart" , «amusingly clever», witty, lively, c'est-à-dire "amusément fûté", "plein d'esprit". L'esprit irrigue désormais la machine, au détriment de l'humain. Surtout, l'idée de jeu, d'amusement, traverse celle d'intelligence. Nous y reviendrons plus loin en observant le discours sur la "crise de la culture".

¹²⁴ Bauerlein (Mark) - *The Dumbest Generation. How the digital age stupefies young americans and jeopardizes our future* - Tarcher/Penguin, 2008

¹²⁵ Begley (Sharon), Interlandi (Jeneen) - "la génération la plus bête?" in Books n°7 p.47

La mémoire des faits, de la culture, externalisée, annule le principe fondateur d'intériorisation de la connaissance, condition de l' *éducation* humaniste dont Carr et ses relais se font les chantres en creux. "Le modèle cognitif c'est la recherche de l'information, non la constitution du savoir"¹²⁶ affirme Bauerlein, "même les adeptes les plus zélés des méthodes nouvelles restent sans doute persuadés que l'éducation doit, ou devrait, fixer quelque chose dans un cerveau d'élève - même si le dénigrement de la mémoire (...) remonte au moins à trois générations"¹²⁷

Rechercher vs. savoir. "Pourquoi apprendre par coeur quand tout est sur Google?" demandait il y a quelques mois un élève de primaire à une institutrice, près de Biarritz¹²⁸

Ce qui fonde donc ce discours dysphorique c'est la peur de la disparition d'un modèle culturel et social caractérisé, on l'a répété, par sa verticalité, structuré par les idées de légitimité et d'héritage, pérennisée par une éducation procédant de la transmission d'une mémoire, au profit d'une (a)culture numérique déployant une idéologie "post-humaine" (vs. civilisation humaniste). "Le mot post-humain renvoie à la convergence de la machine et de l'homme, à la possibilité d'une intersection, à l'intérieur même du corps, entre l'esprit et l'ordinateur"¹²⁹. Ce processus de mutation serait déjà à l'oeuvre puisque, si la machine n'as pas pénétré notre corps, Internet a commencé la reprogrammation de nos cerveaux.

"La crise de la culture" et le discours "technophobe"

Carr ne se livre pas seulement à une "sentimentalisation du rapport au livre"¹³⁰. Ce serait une vue bien étroite de l'importance des questions abordées à travers la généalogie et l'archéologie de l'imaginaire médiatique dysphorique qu'il déploie.

Au moment de conclure ce premier temps de notre travail, nous sommes obligés d'interroger le statut d'auteur comme Carr dans la critique des médias. Qualifié,

¹²⁶ Bauerlein (Mark) - *ibid*

¹²⁷ Begley (Sharon), Interlandi (Jeneen) - "la génération la plus bête?" in *Books* n°7 p.47

¹²⁸ voir les analyses des questionnaires en annexe

¹²⁹ Doueïhi (Milad) - *La Grande Conversion Numérique* - Seuil, 2008, p.31

¹³⁰ MacFarquhar (Larissa) - "Qu'importe si Johnny ne sait pas lire?" - in *Slate.fr*, 1997

comme beaucoup, de “technophobes” (littéralement “ceux qui ont peur de la technique”), Carr serait-il victime de “ce dédain culturel pour toute forme de négativité, même quand elle est le reflet de la réalité”¹³¹? “Ceux qui mettent en question, ceux qui doutent, ceux qui critiquent sont évités et condamnés pour leur pessimisme”¹³² affirme Chris Hedges. La critique dysphorique du média est-elle systématiquement ringardisée, placardisée? La question mérite d’être posée pour comprendre les biais induits par la réception du discours de Carr. “Ceux qui considèrent les détracteurs d’Internet comme des béotiens technophobes ou passésistes auront peut-être raison”¹³³ confesse Carr, provocateur mais aussi conscient des catégorisations du discours à l’oeuvre, à la fin de son article.

Carr s’inscrit dans une tradition critique de la technique, mais pas seulement. Il inscrit aussi son discours dans la tradition critique d’une culture du divertissement (au sens strict de “détourner”) à l’instar des thèses Pascaliennes¹³⁴, des idées d’une Hannah Arendt¹³⁵, plus récemment d’un Neil Postman:

“C’est une théorie moderne sur la façon d’apprendre qui a permis à la pédagogie et aux écoles de jouer ce rôle pernicieux dans la crise actuelle de la culture. Son idée de base est que l’on ne peut savoir et comprendre que ce qu’on a fait soi-même, et qu’il faut substituer, autant que possible, le faire à l’apprendre. (...) Dans ce processus, on s’est surtout efforcé de supprimer autant que possible la distinction entre le travail et le jeu, au profit de ce dernier.”¹³⁶

Carr réactive à bien des égards la critique médiatique menée par Harendt, et celle, par Neil Postman¹³⁷ de la télévision. Concordance des faits, les mutations qu’opérerait Internet sur les cerveaux, en dispersant l’attention, en “provoquant une

¹³¹ Hedges (Chris) - “Internet gonfle le culte du moi” in Books n°7 p.53

¹³² Hedges (Chris) - *Empire Of Illusion. The end of literacy and the triumph of Spectacle*, Nation Books, 2009

¹³³ Carr (Nicholas) - *Is Google Making Us Stupid?*

¹³⁴ voir texte de Blaise Pascal en annexe

¹³⁵ Arendt (Hannah) - *La Crise de la culture* - Gallimard, 1989, p.237

¹³⁶ *ibid*

¹³⁷ Postman (Neil) - *Se distraire à en mourir* - réédité aux Nova Editions en octobre 2010

dépendance au sensationnalisme, un déficit de l'empathie" (Kubrick n'est pas loin) aurait in fine pour conséquence une ... "infantilisation des esprits"¹³⁸!

Au terme de cette partie nous avons décrit et analysé un imaginaire dysphorique d'Internet, en envisageant systématiquement les concepts que nous manipulions comme représentations symboliques. On observe au terme de ce premier temps qu'il y a un imaginaire de la critique dysphorique, un imaginaire de la technophobie qui tendrait à chercher à discréditer cette critique médiatique sous le label notamment de "réactionnaire", allant à l'encontre d'une certaine idée du "progrès", une conception libérale du "progrès": "le capitalisme moderne préfèrera toujours le facile au difficile, le simple au complexe, le rapide au lent"¹³⁹

Ce que dessine en creux cet imaginaire dysphorique, c'est un monde numérique "émietté", un monde "post-humain" d'équivalences: homme-machine, vrai-faux, amateur-spécialiste, etc., un monde de divertissement peuplé d'individus performants, efficaces, déshumanisés, infantiles, le jeu en réseau de milliards de cerveaux fondus en un seul "hyper brain", à l'intelligence transférée de l'individu à l'outil (les "smartphones"), automates d'un présent éternel.

L'ordre "ancien" disparaîtrait, cette "oeuvre" séculaire, ce monument "culturel" s'effondrerait dans un "émiettement du monde".

Et si "Internet n'est pas seulement un symbole de l'effacement maximal de la contrainte, de la soumission, de la hiérarchie" mais sa "réalité"? C'est la question que pose Michel Puech dans *Homo Sapiens Technologicus*. Si, toujours selon lui, "les immédias (les médias numériques) transmettent cette expérience de la stupeur", nous avons souhaité, dans le dernier temps de ce travail mettre l'imaginaire dysphorique à l'épreuve de la réalité et mener de micro-observations afin de valider ou invalider certains des arguments de Carr, et peut-être sortir la critique médiatique du placard.

¹³⁸ in Books n°7 p.39 "Le cerveau des adolescents est-il en train de changer?"

¹³⁹ Gaschke (Suzanne) - "Internet et les idéologues" in Books n°7 p. 20

2. Pour quelle validité de la critique dysphorique médiatique?

“Honnêtement, qui n’a pas encore compris que chercher des exemples pour illustrer l’ignorance des ados ou des plus de 20 ans est un combat gagné d’avance?”¹⁴⁰ Ce n’est donc pas l’objet de ce dernier temps. Nous ne chercherons pas à prouver l’ignorance de notre génération mais plutôt à valider ou non, via des micro-observations, certaines idées clé du discours critique médiatique dysphorique.

Nous avons dans un premier temps analysé le discours critique et identifié les réseaux sémantiques à l’oeuvre dans la co-production d’un imaginaire dysphorique du média. Nous avons par ailleurs validé notre première hypothèse. Nous faisons ici une deuxième hypothèse: celle de souscrire aux thèses de Carr et de valider certains points de l’argumentaire critique dysphorique d’ Internet. Pour cela nous avons d’abord souscrit à l’idée qu’*une technologie se définit par son usage*. Nous avons emprunté cette idée notamment à Michel Puech¹⁴¹ mais aussi aux discours sur la technologie produits par les réponses au questionnaire¹⁴². Selon Puech, les usages “post-modernes” s’organisent autour de la gestion de l’abondance matérielle et informationnelle et de la liberté individuelle. La problématique qui travaille cette hypothèse est celle de la dimension idéologique de la technique. Une technique, et ici un média, est-il *nécessairement* une idéologie? Et, le cas échéant, est-il bon ou mauvais? Quelles valeurs sont promues à travers les usages induits, en partie, par la contrainte des dispositifs? La question, vous l’avez compris, est d’analyser les contraintes à l’oeuvre dans l’absence de contraintes numérique. C’est cette tension entre absence de contrainte, liberté d’usage et déterminisme technique qui nous intéresse ici. Puisqu’il se trouve que le web a récemment été nommé candidat au Prix Nobel de la Paix par l’édition italienne du magazine Wired, on est en droit de se demander quelle est l’éthique “structurelle” du média, si jamais elle existe. Après tout, Google ne s’est pas donné comme maxime morale “Don’t be evil” par hasard. C’est bien qu’il y a construction d’un discours moral par la technique.

¹⁴⁰ Begley et Interlandi in “la génération la plus bête” in Books n°7 p.46

¹⁴¹ voir entretien avec Michel Puech en annexe de ce mémoire

¹⁴² voir questionnaire et analyse des réponses en annexe de ce mémoire

Concrètement, nous avons observé et sélectionné des micro-faits, au travers d'entretiens, de questionnaires mais aussi de lectures, validant, dans une certaine mesure, la critique dysphorique du média numérique.

Ce sont ces micro-observations que nous vous présentons maintenant, dans la perspective, encore une fois, de souscrire au discours précédemment analysé comme discours et d'éprouver la validité de certains de ces aspects.

A. Google révèle-t-il ou induit-il un inconscient collectif occulte?

Internet ou le fournisseur d'accès à l'erreur

Nous avons expliqué au début de ce mémoire que nos toutes premières réflexions avaient porté sur l'observation de comportements d' internautes sur les forums médicaux. Nous avons alors évoqué à tort, puisque souscrivant sans en avoir conscience à un imaginaire du média, un nouvel "occultisme". Pourtant de l'avis de David Wolman¹⁴³, "The Internet Hasn't Led Us Into a New Dark Age", Internet ne nous a pas fait entrer dans un nouvel âge de l'occultisme. Cette dérive occulte est bien sûr constitutive d'un imaginaire médiatique dysphorique, toutefois l'idée mérite d'être traitée non plus seulement sous l'angle d'une représentation symbolique mais bien sous celui de "fait", l'un n'excluant pas l'autre. Nous redescendons simplement d'un cran, "dans le discours". En effet, si l'auteur fustige une certaine "technophobie"¹⁴⁴, il prend acte de l' "ignorance et de l'irrationalité rampantes" de notre société et, s'il ne tient pas Internet pour responsable, il admet que " Internet fournit un accès remarquablement facile à toutes sortes de foutaises (Saddam Hussein a commandité les attentats du 11 septembre, etc.)".

Surtout, il pointe du doigt un phénomène important, "la tendance humaine à rechercher une information qui confirme des présomptions préexistantes", un comportement que l'on qualifiera, comme évoqué au début de ce mémoire, d' homophile, c'est à dire de tendance à vouloir corroborer spontanément ces propres intuitions. Une sorte de "fabrique du consentement" individuel pléonasmique. "Le web amplifie cette effet de caisse de résonance"¹⁴⁵

Toujours selon l'auteur de l'article, ce phénomène est seulement amplifié par le web, mais certainement pas nouveau:

¹⁴³ voir l'article complet en annexe de ce mémoire

¹⁴⁴ voir à ce sujet la conclusion de la première partie

¹⁴⁵ ibid annexe

*"Antirational junk thought has gained social respectability in the United States during the past half century," notes Susan Jacoby in The Age of American Unreason. "It has proved resistant to the vast expansion of scientific knowledge that has taken place during the same period."*¹⁴⁶

“Les idées antirationnelles “merdiques” ont gagné une respectabilité sociale aux Etats Unis au cours des cinquante dernières années” note Susan Jacoby dans L’Age de la Déraison Américaine. “Ces idées ont fait preuve de résistance face à la vaste expansion du savoir scientifique qui s’est déroulé à la même période”. Cet anti-rationalité, cette sorte d’ “occultisme” serait alors un simple corollaire du développement numérique. En est-il vraiment ainsi?

Non seulement Internet permet la libre expression de ce genre d’anti-pensée, mais il en facilite la circulation réticulaire. Ce n’est pas tout. Internet, parce qu’il est “la réalité de l’effacement maximal de la contrainte, de la soumission, de la hiérarchie” et de l’identité, donc d’une certaine forme de responsabilité individuelle, à la manière d’un anneau de Gygès¹⁴⁷ numérique, favorise la transgression. Puisqu’il est lieu d’une “absence hiérarchique”, d’une absence d’instance “punitive”, Internet est le lieu idéal de la transgression, de la désinhibition intellectuelle. Ayant le sentiment d’un total anonymat, d’une absolue liberté, ils permettent à des idées habituellement régulées par l’ordre social de s’exprimer et de se diffuser librement et rapidement. C’est ce sentiment d’anonymat et d’ “impunité” en ligne qui certainement participe de l’éclosion notamment de sites visant certains professeurs. Nous évoquons ce fait divers à propos. Internet est le lieu, fantasmé et effectif, d’un renversement de l’ordre, d’une révolution hiérarchique, d’un ordre “ancien”, nous l’avons vu.

Internet crée les conditions de l’expression libre d’idées anti-rationnelles. Il y a plus encore. Internet, et en particulier Google, constitueraient un inconscient collectif.

¹⁴⁶ ibid

¹⁴⁷ Platon - La République, livre VIII

Explications en image avec le principe de saisie semi-automatique de Google search, le moteur de recherche en ligne de Google. Voici la capture d'écran du paragraphe explicatif consacré par Google aux modalités de cette saisie semi-automatique:

Fonctionnalités: Saisie semi-automatique

 Imprimer

À mesure que vous saisissez votre requête dans le champ de recherche de la [Recherche sur le Web Google](#), l'algorithme de saisie semi-automatique Google propose des termes de recherche similaires aux vôtres. Commencez à saisir les termes [Paris ville], même seulement [Paris vi], et vous pourrez choisir des recherches portant, entre autres, sur la [ville de Paris](#), la [visite de Paris](#), et la [Villette](#). Continuez de saisir votre requête et vous verrez peut-être s'afficher un lien vous dirigeant directement vers la page que vous recherchez.

Quel en est l'intérêt ?

- **Pour reposer vos doigts**
L'algorithme prédit les requêtes de recherche en temps réel. Vous pouvez donc saisir [pont de n] puis sélectionner "pont de normandie". Cela sera plus rapide et plus simple que si vous saisissez les termes un par un.
- **Pour identifier une erreur**
Essayez avec cette orthographe : *Melbourne* Australie. Par exemple, commencez à chercher [melborn]. L'algorithme Google vous proposera des orthographes plus courantes de ce que vous essayez probablement de trouver.
- **Pour reprendre une recherche favorite**
Si vous êtes connecté à votre compte Google et si l'[historique Web](#) est activé, l'algorithme peut afficher des requêtes basées sur des recherches que vous avez précédemment effectuées. Les données que vous envoyez à Google sont protégées par les [Règles de confidentialité de Google](#).
- **Autres informations utiles**
Même si vous avez désactivé la [Recherche Google instantanée](#), la saisie semi-automatique contient des fonctions de recherche universelles qui vous connectent immédiatement aux informations que vous recherchez. Par exemple, si vous saisissez [météo brux], le bulletin météo du jour pour Bruxelles, en Belgique, s'affiche directement dans la liste des termes recherchés. Ces options fonctionnent également avec la situation des vols, les fuseaux horaires, les indicatifs régionaux, le suivi de colis, les réponses indiscutables, les définitions, les calculs et les conversions de devises et d'unités.

Fonctionnement de la saisie semi-automatique

À mesure que vous saisissez vos termes de recherche, l'algorithme Google prédit et affiche des requêtes basées sur les activités de recherche des autres internautes. Ces recherches sont déterminées, par le biais d'un algorithme, en fonction d'un certain nombre de facteurs purement objectifs (dont la popularité des termes de recherche), sans intervention humaine. Toutes les requêtes de prédiction affichées ont déjà été saisies par le passé par d'autres utilisateurs de Google. La base de données de la saisie semi-automatique Google est régulièrement mise à jour afin de proposer les dernières requêtes du moment. Par ailleurs, si vous êtes connecté à votre compte Google et si l'[historique Web](#) est activé, vous verrez des requêtes basées sur des recherches pertinentes que vous avez précédemment effectuées.

On y observe:

- l'idée que la finalité première de la fonctionnalité est de "faciliter" la recherche, de "simplifier" l'usage ("reposer vos doigts") et de suppléer au geste humain: on retrouve ici plusieurs idées participant de l'imaginaire décrit en première partie. L'idée d'une idéologie capitaliste "qui privilégiera toujours le simple au complexe, le facile au difficile", l'idée cybernétique d'hybridation entre la machine et l'homme.
- l'idée d'une épistémologie de l'erreur, développée par Milad Doueïhi dans *La Grande Conversion Numérique*: l'erreur est traitée comme "bug", non comme pensée anti-rationnelle, erreur de jugement ou de compréhension. Elle est strictement formelle, numérique. A ce titre, elle écrit en creux une certaine idéologie de la vérité, qui serait du côté de la norme, de la régulation, de la conformité, de

l'identité. On voit ici comment l'imaginaire mathématique a migré et investit le champ des valeurs.

- on observe l'induction de pratiques homophiles, dans la mesure où est favorisée la recherche de ce qu'on a déjà recherché, créant un effet de répétition éternelle dans laquelle s'éteindrait la possibilité d'une divergence, d'une différence.
- Mais surtout "l'algorithme de Google prédit et affiche des requêtes basées sur les activités d'autres internautes.", il contient des fonctions de recherches "universelles"

Google "prophète", "prédit" et organise une régulation normative des requêtes, dans une logique d'uniformisation. Google a une idée de ce qu'est la bonne recherche, c'est celle qui est partagée par le plus nombre de personnes. Et c'est exponentielle. Cette recherche commune à un nombre majoritaire d'internaute s'affichera comme possibilité prédéfinie dès lors que l'on tapera les premiers mots identiques, quand bien même l'objet de notre requête complète initiale serait différente. En proposant "automatiquement" la conformité, il l'induit par "facilitation technique", par "prolongement technologique", parce que, comme le note avec justesse Michel Puech, "l'outil porte la mémoire du geste"¹⁴⁸. Google définit une "universalité", une norme.

Nous faisons ici la démonstration du caractère fictif d'une supposée absence totale de contrainte sur Internet. En revanche nous allons montrer plus spécifiquement comment la représentation symbolique de cette absence de contrainte croisée avec la réalité de contraintes formelles produit des effets tangibles et révélateurs. Nous avons procédé ici à une capture d'écran de l'outil de saisie semi-automatique de Google:

¹⁴⁸ Puech (Michel) - *Homo Sapiens Technologicus* - p. 132

les noirs |

les noirs sentent mauvais

les noirs preferent les blanches

les noirs au japon

les noirs en france

les noirs s

les noirs en equipe de france

les noirs ne lisent pas

les noirs pu

Google Suggest: la nouvelle fabrique du consentement?

Si l'on en croit Google, ces requêtes représentent donc les requêtes les plus fréquemment posées, mais aussi une forme d' "universalité" de la question. Certes Google ne produit pas le contenu de ces requêtes, mais produit malgré tout autre chose: il produit l'idée d'une vérité collective.

On devine alors comment avec cet outil Google fusionnent les inconscient libérés et transgressifs, anti-rationnels des internautes du monde entier, et aussi comment, en auto-suggérant ces réponses, il réactive un certain occultisme, une certaine anti-rationnalité. Avec cet outil, Google promet une réponse à une question non-formulée, avortée. Celle qui fait l'objet de la requête qui sera complétée, celle aussi qui prend pour objet les autres: "que pensent-ils vraiment?". En produisant une idéologie de la vérité par le chiffre - les requêtes récoltant le plus de suffrages étant promues au rand de requête universelle, de façon exponentielle, Google donne à voir un inconscient collectif effrayant pour tout critique humaniste des médias.

Olivier Duffez¹⁴⁹, consultant en référencement, estime que le moteur de recherche doit prendre en considération ce problème:

¹⁴⁹ cité dans "Google Suggest, l'inconscient d'Internet" article de Slate.fr daté du 11 novembre 2010

«J'ose espérer que les nombreux ingénieurs talentueux chez Google ont pensé à ne pas tenir compte des requêtes faites en cliquant sur les suggestions. Sinon effectivement c'est le serpent qui se mord la queue! J'ai travaillé pour un client qui était victime de plusieurs suggestions négatives: il a fallu près d'un an pour faire disparaître ces suggestions. C'est très difficile d'évaluer si le fait que les internautes cliquaient sur les suggestions négatives renforçait ces suggestions.»

Toutes ces requêtes expriment un questionnement: «Nicolas Sarkozy est-il juif?» ou «Où puis-je trouver une photo de Rachida Dati nue?». Mais Suggest montre également une pratique plus surprenante de Google: le moteur de recherche vu comme un confident ou un dernier recours à qui on s'adresse directement, comme si Google se confondait avec l'Internet. Comme si Internet était personnifié. *Google God*, vraiment?

Ce qui nous interpelle aussi dans cet outil c'est qu'il "fabrique du consentement". Oui je consens à cette requête qui m'est suggérée. Par voie de suggestion-validation-répétition exponentielle, Google uniformise les requêtes. Uniformiserait-il alors notre pensée? En la réduisant pour beaucoup à un "junk thinking" anti-rationnel?

B. Internet ou la circulation phatique du contenu

Créer l'événement: la logique événementielle à l'oeuvre dans la "publication" des contenus

"Si l'information ne renvoyait pas à l'évènement, mais à la promotion de l'information elle-même comme évènement?"¹⁵⁰

Seconde micro-observation menée par nos soins, dans une perspective purement homophile, dans le but de valider nos intuitions. Nous avons observé d'abord le caractère irrationnel, voire anti-rationnel, des contenus bénéficiant du maximum de visionnages sur la plateforme d'échanges de vidéos YouTube: la vidéo d'un chat jouant du piano, ou de tout autre animal dans une situation aberrante tenait systématiquement le haut du panier.

"Pour que ça transite au mieux et au plus vite, il faut que le contenu soit à la limite de la transparence et de l'insignifiance"¹⁵¹

Ce type de vidéo était immanquablement postée sur Facebook à un moment ou à un autre du processus de médiatisation. Poster une vidéo sur son "wall" Facebook crée un espace de conversation dans l'espace de communication.

Voici l'exemple en image:



¹⁵⁰ Baudrillard (Jean) - "L'ère de la facticité" in *Technologies et symboliques de la communication* - Presses Universitaires de Grenoble, 1990, sous la direction de SFEZ (Lucien), COUTLEE (Gilles), p.38

¹⁵¹ Baudrillard (Jean) - "L'ère de la facticité" in *Technologies et symboliques de la communication* - Presses Universitaires de Grenoble, 1990, sous la direction de SFEZ (Lucien), COUTLEE (Gilles), p.37

On constate que le “post” sur son wall d’une vidéo ouvre des possibilités formelles nouvelles de conversation, de communication:

- la possibilité est offerte et même suggérée de “write a comment”
- les “amis” peuvent se contenter d’émettre un “like” d’adhésion
- on peut également adhérer ou non aux commentaires formuler en décidant de “like” le commentaire

Cela crée un dispositif de mise en abîme, à tiroirs, où chaque “action” est l’occasion d’un déploiement communicationnel.

Pour illustration, la possibilité de “like” un commentaire, qui crée un troisième niveau de lecture:



Si l’on croise le constat de la nature du contenu (ex: “un chat qui danse”) et la sophistication pléonasmique, tautologique du dispositif communicationnel que la “publication” engage, on obtient des effets de sens intéressants: d’abord dans le cas d’une publication classique:

1. vos amis sont notifiés de cette publication sur leur “home page”
2. ils “like” votre publication
3. vous êtes notifié de ce “like”
4. ils commentent votre publication
5. vous en êtes à nouveau notifié. Le contenu du commentaire n’étant pas spécifié dans la notification, vous êtes “contraints” de retourner sur votre publication pour découvrir la teneur du commentaire.

6. vous êtes amené à “liker” ce commentaire (ou non)
7. vous êtes amené à répondre à ce commentaire
8. vos amis “like” ou non certains de vos ou de leurs commentaires
9. vous serez notifié de ces “likes”
10. etc.

Est-il besoin d’aller plus loin dans la description “scénaristique” pour comprendre le caractère redondant du dispositif?

On observe surtout dans ce processus une disparition du contenu au profit du dispositif. Le contenu ne semble ne plus être qu’un prétexte, une forme vide, un média d’une communication purement phatique.

Dans la perspective d’un déterminisme technique, on observe ici dans le cas de la publication d’un contenu sur un “wall” Facebook comment “les moyens deviennent les fins”¹⁵². La possibilité devient une injonction: “Google Suggest”, “Write a comment...”. On ne nous dit pas “You *could* write a comment”!

La contrainte symbolique s’efface au profit d’une injonction communicationnelle dans une “positivité” constitutive d’un imaginaire “euphorique” du média que nous ne développerons pas ici. On peut - on doit? - “like”, on ne peut pas “dislike”.

La possibilité d’un discours dysphorique est annulé dans la forme. C’est ce qu’à l’instar de Foucault ou de Jeanneret nous appellerons les contraintes d’usage.

Ce “like” intempestif dessine une culture de l’approbation - et jamais de la critique, de la nuance, etc. -, de l’adhésion, ou toute critique est réduite à néant dans la mesure où les moyens de son expression n’existent (pratiquement) pas.

On distingue alors, au creux du dispositif, une idéologie: “don’t be evil”. Ne fais pas le mal, “aime”, “approuve”, “adhère”. La maxime de Google prend un tout autre sens. Celle d’une injonction à ne pas faire de mal au système, au dispositif, de le préserver, de le pérenniser par la répétition, l’adhésion, la conformisation.

Nous voyons bien à travers l’étude de ces micro-objets comment la technologie tient un discours, et de quelle nature est ce discours.

Technologique (“discours sur la technique”), voilà ce qu’est la communication, un discours sur la technique: “il faut faire ça parce que ça marche comme ça”. Le

¹⁵² Puech (Michel) - *Homo Sapiens Technologicus* - p.93

dispositif est injonction performative. Outil de communication, Internet semble n'être que communication pure, évitant le discours (nous l'avons vu plus haut) pour en faire une simple coquille creuse, un médium phatique, une simple manifestation, un simple exercice du dispositif, qui communiquerait une seule chose, notre désir, peut-être même notre consentement à communiquer. La communication n'aurait pour objet qu'elle-même.

Faire parler: l'injonction communicationnelle

“La communication ce n'est pas du parler, c'est du faire parler. (...) Car ce qui caractérise justement une opération, au contraire de l'action, c'est qu'elle est contrôlée, d'une façon ou d'une autre elle est soumise à contrôle dans son opération même, elle ne peut pas se déployer librement, aventureusement, elle est donc forcément régulée dans son déroulement même, déterminée dans son aboutissement - sinon ça parle, ça s'exprime, ça phantasma, mais ça ne communique pas. La communication est opérationnelle ou n'est pas.”¹⁵³

L'injonction communicationnelle, voilà la chose. “La bonne communication passe par l'anéantissement de son contenu”¹⁵⁴. Pire, “la bonne information passe par la transparence digitale du savoir”¹⁵⁵.

Disparition du savoir au profit d'un faire-savoir, disparition de l'intelligence qui le produit, le comprend ou le transmet au profit d'une intelligence “émotionnelle” dissoute dans l'impératif phatique de la communication, c'est à dire de l'actualisation, de la validation du dispositif par l'usage conforme. Force est de constater, comme Baudrillard, que la communication ne renvoie plus, à l'ère numérique, à un message mais à “la promotion de la communication elle-même comme mythe”¹⁵⁶

¹⁵³ Baudrillard (Jean) - “L'ère de la facticité” in *Technologies et symboliques de la communication* - Presses Universitaires de Grenoble, 1990, sous la direction de SFEZ (Lucien), COUTLEE (Gilles), p.36

¹⁵⁴ ibid

¹⁵⁵ ibid

¹⁵⁶ ibid

Comme Baudrillard, nous validons notre hypothèse en confirmant notre intuition première, celle que “la fonction phatique” a pris le dessus, qui semble s’autonomiser comme seul objectif. “l’enjeu de la communication est non plus le message mais le fait même que ça communique et que ça continue de communiquer”¹⁵⁷.

Alors nous pouvons dire en union de “prière” avec Carr: “Je suis issu d’une tradition culturelle occidentale, pour laquelle l’idéal (mon idéal) était la structure complexe, dense et « bâtie telle une cathédrale » de la personnalité hautement éduquée et logique, un homme ou une femme qui transporte en soi-même une version unique et construite personnellement de l’héritage tout entier de l’occident. Mais maintenant je vois en nous tous (y compris en moi-même) le remplacement de cette densité interne complexe par une nouvelle sorte d’auto-évolution sous la pression de la surcharge d’information et la technologie de « l’instantanément disponible »”

“Dans le monde de 2001, les hommes sont devenus si semblables aux machines que le personnage le plus humain se trouve être une machine”. Dissouts, comme le savoir, par l’impératif phatique, nous serions alors relégués au rang de réticules automates dont la tâche est de communiquer, nous serions les médias interconnectés d’un discours dominant, celui de la technologie numérique, d’un dispositif d’injonctions où la fin et le moyen se confondent. La technologie nous aura alors parfaitement absorbés, et même le discours critique du média ne sera que l’“excrément” nécessaire à la bonne marche du système, absorbé lui aussi, colonisé par un processus civilisateur arrivé à son terme. Ce sera alors, peut-être, l’âge de la stupeur, celle qui paralyse, annihile nos facultés intellectuelles au profit d’une communication pérenne, vide, phatique dont nous serions les simples instruments.

¹⁵⁷ *ibid*

Conclusion

Aldous Huxley a dit: “parce que la technologie progresse, nous nous imaginons que nous progressons nous aussi du même pas”¹⁵⁸

L’objet de ce mémoire était d’analyser comment la critique dysphorique du média constituait d’abord un imaginaire. Nous avons vu à cette occasion que c’était non seulement le cas mais qu’il convoquait alors un foisonnement de représentations et posait des questions complexes autour des concepts difficiles de “culture”, de “technique” ou d’ “intelligence”.

Au terme de cette première partie nous avons validé l’hypothèse selon laquelle le texte de Carr et ses relais co-produisaient un imaginaire dysphorique du média, décrit cet imaginaire et présenté les problématiques qu’il révélait.

Dans un deuxième temps nous avons souhaité éprouver la validité de cet imaginaire comme discours critique en l’appliquant à de micro-objets d’études: la fonctionnalité Google Suggest et la publication d’une vidéo sur Facebook. Nous avons d’abord souscrit à l’idée qu’une technologie n’est “ni bonne, ni mauvaise, ni neutre” mais est le siège d’un discours, d’une certaine idéologie. En faisant ces expériences nous avons non seulement validé cette idée mais pu décrire certains aspects de ce que nous qualifierons d’ “idéologie numérique”, notamment l’uniformisation de l’opinion, l’avènement d’une sorte de médiocratie universelle et la disparition du contenu au profit de l’injonction performatrice de “communiquer”.

Bien entendu le débat pose des questions éthiques, mais ce n’est pas notre objet.

Enfin, nous ne cacherons pas l’affinité que nous éprouvons pour une partie du discours critique dysphorique du média Internet. Nous sommes heureux, grâce à ce mémoire, même s’il reste un travail de recherche mené avec la rigueur et la recherche de l’objectivité maximale qui doit y présider, nous sommes heureux donc d’avoir pu valider nos deux hypothèses de recherche et d’avoir consacré notre

¹⁵⁸ Huxley (Aldous) - *Island* - 1962

énergie, d'une certaine façon, à la diffusion d'un discours critique éclairé par les résultats d'une recherche intègre.

Nous vous invitons à consulter en annexe de cet exposé un lexique reprenant certains termes clés de notre travail, ainsi que le corpus, les questionnaires et leur analyse et nous vous remercions d'avoir exercé avec ce travail votre "lecture profonde".

A l'heure qu'il est, l'article de Nicholas Carr reçoit toujours plus de mille visites par jour sur le site de The Atlantic.

Lexique*

Homophilie: amour ou l'attraction pour des personnes du même sexe, par extension tendance de l'homme à chercher des informations qui corroborent ses intuitions premières

Dysphorique: par opposition à euphorique ; terme médical qui désigne un état caractérisé par une perturbation de l'humeur, qui s'accompagne de sentiments de tristesse, d'anxiété et d'irritabilité. Par extension, il qualifie aussi, par exemple, un discours marqué par le pessimisme, le scepticisme voire la peur ou l'angoisse.

Branduit: Contraction des termes brand (marque) et produit. Caractérise une marque assimilable à un produit (par exemple : le Scotch, le Coca Cola)

Luddisme : révolte en 1811-1812 en Angleterre des artisans contre les employeurs qui favorisaient l'emploi de machines ; le mouvement est connu pour ses destructions de machines (métiers à tisser notamment). Le terme est maintenant utilisé plus généralement de façon péjorative pour fustiger tous ceux qui s'opposent aux nouvelles technologies

Sérendipité : fait de réaliser une découverte inattendue au cours d'une recherche dirigée initialement vers un objet différent de cette découverte.

Effet Flynn : phénomène selon lequel la moyenne des scores obtenus aux tests d'intelligence (type Q.I.) augmente au cours du temps sur une population donnée. L'augmentation moyenne des scores a été constatée au cours du siècle dernier dans les pays industrialisés (notamment par de nombreuses expériences menées par le psychologue James Flynn)

Automation : Création d'automates. Fonctionnement d'une ou de plusieurs machines permettant la réalisation d'un programme déterminé d'opérations, sans intervention humaine directe

Phatique : Se dit de la fonction du langage lorsque celui-ci ne sert pas à communiquer un message, mais à maintenir le contact entre le locuteur et le destinataire. (Par exemple: "allô", "ouais", "eh bien"...)

Loi de Kranzberg : « la technologie n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre » ; Il s'agit de la première des 6 lois des technologies énoncées par Melvin Kranzberg dans l'ouvrage "Technologie et Culture" en 1986. Melvin Kranzberg est un professeur d'histoire des technologies américain.

Annexes

| | |
|--|------|
| « Google, au delà de l'Humain », Libération, Didier G. Martin, le 4 novembre 2010 | p.74 |
| « Obama says, our gadgets are distracting us », The Atlantic, Niraj Chokshi, le 10 mai 2010 | p.76 |
| « La rumeur, c'est toujours la faute d'internet », L'Express, Emilie Cailleau et Marie Amélie Putallaz, le 9 avril 2010 | p.78 |
| « The Critics Need a Reboot. The Internet Hasn't Led Us Into a New Dark Age », Wired Magazine, David Wolman, le 18 août 2008 | p.80 |
| «Et François Hollande, il est juif ? », Télérama, Emmanuelle Anizon, le 21 octobre 2010 | p.82 |
| « Is Google Making Us Stupid? », The Atlantic, Nicholas Carr, juillet/ août 2008 | p.83 |
| « A la conquête du Wild Wide Web », Libération, Marie Lechner, le 13/11/2010 | p.93 |
| Texte de Blaise Pascal | p.95 |
| Textes de Michel Puech | p.96 |
| Questionnaire & entretiens: présentation et analyse | p.98 |

Les annexes ont été retirées de la version diffusée en ligne.